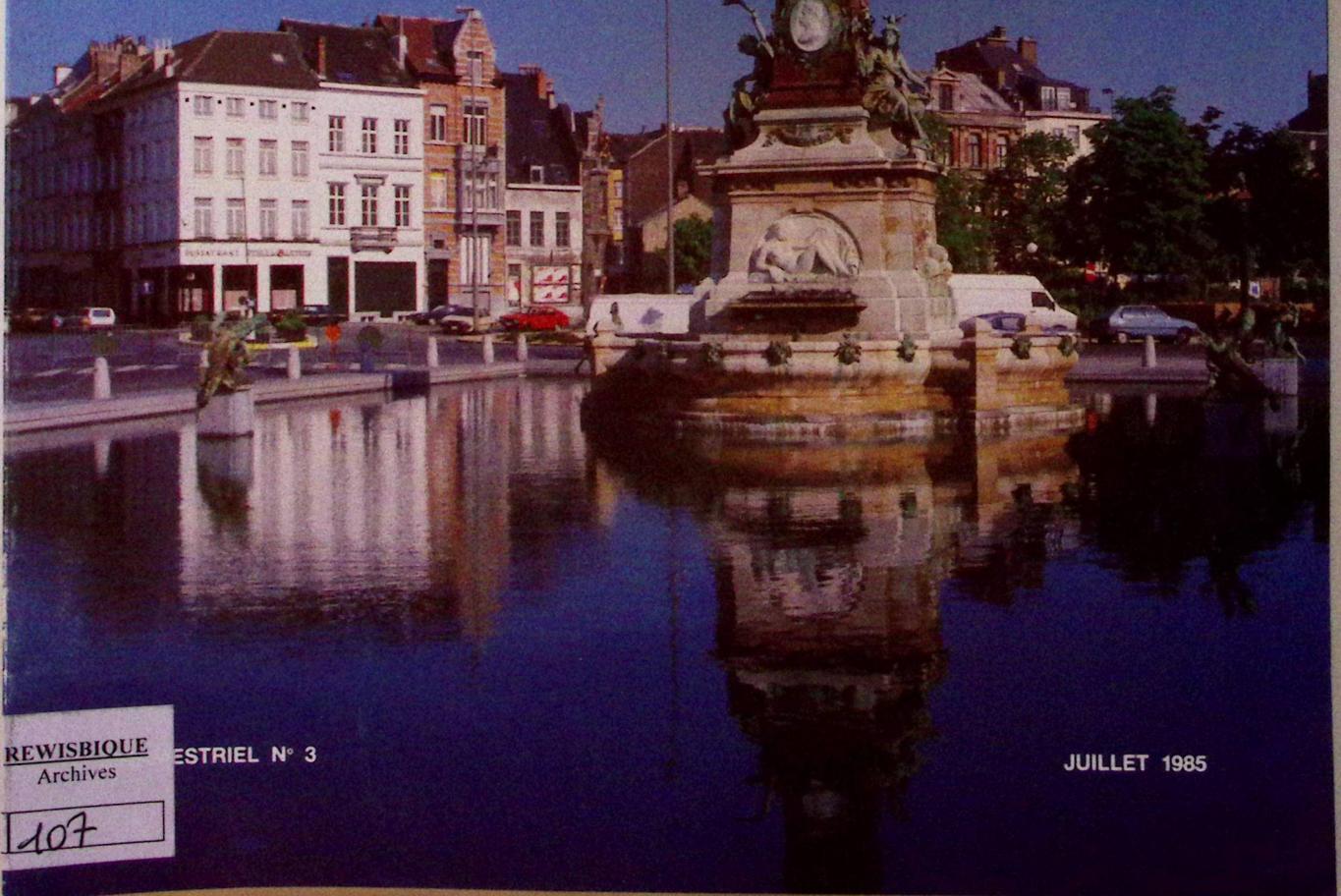


BRABANT

tourisme



REWISBIQUE
Archives

ESTRIEL N° 3

JUILLET 1985

407

BRABANT

tourisme

SOMMAIRE 3 – 1985

Editorial, par Claude Rotthier-Boels	2
Le moulin à vent de Nil-Saint-Martin, par Jean Martin	3
Fontaine, si tu m'étais contée, par Jean-Pierre Courtois	8
Le Créa-Théâtre, par Roger Deldime	18
Jolies Places à Bruxelles et en Brabant (11), par Yvonne du Jacquier	21
Suzanne Cocq, par Frédéric Gérard	26
Ramillies, par Joseph Delmelle	32
La Tour d'Alvaux, à Nil-Saint-Vincent, par Christian Spapens	42
Les expositions, par Yves Boyen et Gilbert Menne	47
Vient de paraître, par Gilbert Menne, Catherine Ansiau et Yves Boyen	50
Avis et échos, par Catherine Ansiau, Yves Boyen et Gilbert Menne	52
Les manifestations culturelles et populaires	56

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique de la Province
de Brabant, pour la Communauté française

Président : Francis De Hondt, député permanent

Vice-Présidents : Jacques Marchal et Claude Rotthier-Boels,
députés permanents

Directeur : Gilbert Menne

Secrétaire : Alex Kouprianoff

Rédacteur en chef : Yves Boyen

Lay-out : Marc Schouppe

Assistante : Nadine Willems

Imprimerie : Dewarichet s.p.r.l.

Prix du numéro : 80 F.

Cotisation 1985 (6 numéros) : 450 F.

Siège : rue du Marché-aux-Herbes 61
1000 Bruxelles

Tél. : (02) 513 07 50

Télex : B BRU B 63.245

Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 heures. Les bureaux sont fermés les
samedis, dimanches et jours fériés.

R.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant :
000-0385776-07

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs
auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Il existe une édition néerlandaise de la revue « Brabant » qui paraît neuf
fois par an et qui contient des articles originaux.

Affiliée à la Fédération de la Presse Périodique de Belgique (FPPB).

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE :

Editorial : photo aimablement mise à notre disposition par l'auteur; Le moulin à vent de Nil-Saint-Martin : Roland Caussin, Christian Dehenin, Archives du Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant et photo aimablement prêtée par l'auteur; Fontaine, si tu m'étais contée : Laszlo Arany, Roland Caussin, A.C.L. (Bruxelles) et Jean-Pierre Courtois; Le Créa-Théâtre : Jean-François Dubois et Yves Coumans; Jolies Places à Bruxelles et en Brabant : Roland Caussin et A.C.L. (Bruxelles); Suzanne Cocq : Frères Haine et documents aimablement prêtés par l'auteur; Ramillies : Laszlo Arany; La Tour d'Alvaux à Nil-Saint-Vincent : Roland Caussin et documents aimablement fournis par l'auteur; Les expositions : F. Lahaut, A.C.L. (Bruxelles) et Archives de la Ville de Bruxelles; Vient de paraître : dessin de Jan Vanderstraeten (Route du Hageland) et Guy Cobbaert; Avis et Echos : Fédération Touristique du Brabant, A.C.L. (Bruxelles) et « Vers l'Avenir » (Namur). Les manifestations culturelles et populaires : dessin de M.A. Hanesse (Napoléon au moulin Naveau) et Roland Caussin.

Au recto de notre couverture : la majestueuse fontaine, dédiée à Jules Anspach, bourgmestre de Bruxelles de 1864 à 1879. Cette fontaine, en forme d'obélisque, est l'œuvre de l'architecte Emile Janlet. Les sculptures, qui animent cet imposant monument, sont dues à Julien Dillens, Georges Houtstont, Paul De Vigne, Pierre Braecke et Godefroid De Vreese. Ce monument, édifié initialement à la place de Brouckère, a été remonté à l'extrémité de l'ancien Marché au Poisson (Vismet) de Bruxelles (Photo : P.-F. Merckx).

Au verso de notre couverture : le pittoresque moulin à vent de Nil-Saint-Martin, mieux connu sous l'appellation de Moulin du Tiège, fut construit, en 1834, par la famille Thienpont, originaire de Braine-le-Château. Il cessa ses activités en 1946, après 112 ans de loyaux services et fut classé comme monument dans le courant de la même année. (Photo : P.-F. Merckx.)



Editorial

*« Wavre s'ouvrirait comme une rose
A l'orée de mon cœur mouillé
Que vivent tant de douces choses
Ne cessent de m'émerveiller... »*

Maurice Carême.

L'inauguration récente de la « Promenade Maurice Carême », à Wavre, a permis d'attirer l'attention du public sur l'importance du tourisme culturel dans la Cité du Maca.

Certes, si la ville est devenue, ces dernières années, un des pôles touristiques majeurs de notre pays, elle le doit, sans conteste, à la présence du parc d'attractions Walibi symbolisé par le sympathique « kangourou ». C'est ainsi que près d'un million de touristes, dont trois cent mille étrangers, affluent bon an mal an dans la ville. La préoccupation majeure des autorités communales, du Syndicat d'Initiative et de notre Fédération est de profiter de la présence de ces visiteurs pour leur faire découvrir les autres centres d'intérêt de la cité, de la région et même de notre province.

Outre ses atouts touristiques directs, Wavre possède, en effet, un patrimoine culturel non négligeable dont une grande partie reste à exploiter. C'est ainsi que la réunion des deux sections dispersées du Musée cantonal d'histoire et d'archéologie en un bel immeuble permettra la mise en valeur de ses très intéressantes collections, dont celle consacrée à la vie quotidienne constitue l'un des plus beaux fleurons.

Les riches traditions folkloriques wavriennes sont toujours bien vivantes : les bons géants Jean, Alice et le Maca ont été remis à neuf, un cortège carnavalesque a été recréé, le célèbre Jeu médiéval de Jean et Alice sera bientôt une réalité.

D'autres traditions religieuses ou profanes devraient être revivifiées : la procession du Grand Tour de Notre-Dame de Basse-Wavre, la Cavalcade aux Flambeaux, le Wastia, le pèlerinage des habitants de Noville-sur-Mehaigne, Perwez et environs, etc.

Il appartiendra au Syndicat d'Initiative, avec le concours des sociétés intéressées, de mettre en valeur ces nombreuses potentialités. Il pourra compter, pour réaliser ces objectifs, sur l'appui sans réserve de notre Fédération et des Syndicats d'Initiative du Brabant Wallon.

Claude ROTTHIER-BOELS,
Député permanent du Brabant,
Vice-Président de la Fédération Touristique du Brabant
Communauté française.

Histoire du moulin à vent de Nil-Saint-Martin

par Jean MARTIN

Le moulin à vent de Nil-Saint-Martin dresse sa masse imposante sur le plateau du Tiège qui sépare les villages de Nil-Saint-Vincent-Saint-Martin et de Corbais. On l'aperçoit quand on passe au loin sur la route de Bruxelles-Namur ou quand on vient de Corroy-le-Grand. Il est seul maintenant mais il fut un temps où les moulins à vent de Corroy-le-Grand, de Saint-Lambert à Tourinnes et de Walhain-Saint-Paul lui tenaient compagnie. Il reste le témoin d'une époque où les moulins à eau et à vent étaient nombreux dans nos régions. Le vieux chemin du Tiège, qui était l'ancien chemin de Nivelles à Tirlemont, passe à proximité. Il a été classé comme monument le 18 juin 1946 et a été restauré avec l'appui de la province de Brabant, de la commune de Nil-Saint-Vincent-Saint-Martin et de la propriétaire, Madame Nicodème, en 1963.

Le moulin à vent de Nil-Saint-Martin fut construit en 1834 par la famille Thienpont qui possédait la ferme de la Nouvelle Matourée, située dans la rue Haute, appelée aussi la ferme Vandenberg du nom de son propriétaire et de son exploitant actuels. Les Thienpont étaient originaires de Braine-le-Château. L'un d'eux épousa à la fin du XVIII^e siècle une fille de la ferme Godfriaux aux Hayettes sous Nil-Saint-Vincent (1). Ursule Thienpont, née à Braine-le-Château le 1^{er} février 1780, a exploité le moulin avec François Joseph Pols, fermier de l'ancienne ferme de la Matourée (2). Le 26 février 1850, Eugène Charles Thienpont, domicilié à Hal, et Ursule Thienpont, domiciliée à Nil-Saint-Vincent-Saint-Martin, remettent à bail pour 9 ans à Guillaume Joseph Dusart, domestique au moulin de Corroy-le-Grand, le moulin du Tiège avec ses meules, tournants et virants avec un hectare de terrain (3). A cette occasion, un inventaire de l'appareillage du moulin est établi que nous donnons en annexe. Ursule Thienpont mourut le 18 décembre 1863 et le 28 juin 1864, ses héritiers procédèrent à la vente des biens dont le troisième lot est le moulin à vent, construit en briques, ayant trois paires de meules avec tous les ustensiles tournants et volants qui le garnissent et un hectare un are soixante centiares sur lequel le moulin est construit. Il est acheté pour 13.900 francs par Jean-Baptiste Michiels, propriétaire du château de Nil-Saint-Martin (4). Jean-Baptiste Michiels, demeurant à Ixelles, vendit le 11 août 1869 à Jean-Baptiste Lorge, garçon meunier, et à son

épouse Appolonie Van Bever, demeurant à Nil-Saint-Vincent-Saint-Martin, le moulin à vent faisant farine, construit en briques, avec tous les ustensiles tournants et volants, nettoyage et blutoirs qui le garnissent avec 29 ares de terre sur laquelle le moulin est construit (5).

Jean-Baptiste Lorge était né à Grand-Leez, le 30 avril 1833. Il était le fils de Lambert Lorge, meunier, et de Marie Joseph Cravillon. Il était du métier puisqu'il avait travaillé avec son père avant de reprendre le moulin de Nil-Saint-Martin.

En 1876, un jeune homme de 13 ans fut tué par une aile du moulin (6). Jean-Baptiste Lorge fut à l'origine d'un conflit de limites en 1899 entre les paroisses de Nil-Saint-Vincent et de Nil-Saint-Martin, heureusement sans gravité. Il prétendit faire partie de la paroisse de Nil-Saint-Vincent et voulut faire sécession. Il reconnaissait que le moulin était construit sur le territoire de Saint-Martin, mais sa maison, prétendait-il, était bâtie sur la paroisse de Nil-Saint-Vincent. Le curé de Nil-Saint-Vincent ne soutint pas sa prétention. On réétudia, à cette occasion, les limites des deux paroisses qui furent fixées officiellement. La limite de la paroisse de Saint-Martin était à 100 m au moins à l'ouest du moulin et de la maison. Par décision de l'archevêché de

Malines, la famille Lorge put faire ses devoirs religieux à Nil-Saint-Vincent jusqu'à extinction ou jusqu'à son départ définitif du moulin (décision du 5 août 1899) (7).

Jean-Baptiste Lorge, qui avait perdu sa femme le 26 mars 1904, mourut lui-même, le 14 novembre 1906, à l'âge de 73 ans. C'est son fils Joseph Jean Lorge, né le 7 septembre 1871, qui lui succéda. Il épousa, le 23 août 1911, à Corroy-le-Grand, Eugénie Gilson. Il mourut le 23 juin 1946 et, avec lui, le moulin du Tiège, qui avait tourné tout au long de la guerre 1940-1945, cessa toute activité comme le moulin à eau de Nil-Pierreux.

Le moulin du Tiège en 1925 (dessin de E. Bourguignon).



Son fils, Henri Lorge, né le 26 mai 1915, hérita de la propriété. Il la revendit, en 1959, à Madame Nicodème de Bruxelles.

Ainsi se termine l'histoire du vieux moulin du Tiège dont les ailes ont tourné pendant 112 ans et qui fut sauvé de la ruine par un classement en 1946, par l'intervention des pouvoirs publics et par l'entretien de sa propriétaire actuelle.

L'occasion nous est offerte de publier, en guise d'appendice à cet article, le texte d'une chanson en wallon qui a été composée en 1946 par le curé Joseph Lambert de Nil-Saint-Vincent et qui a pour thème le vieux moulin du Tiège (8).

Le vis Molin dell'Tige

Paroles du curé Joseph Lambert de Nil-Saint-Vincent (1946)

Musique : Air connu : « Chantez, mes amis! » de Jean de Misaille.

Il est bé stampé à l'copett' dell' tienne,
Po waiti au long de tos les costés,
I travaill' todou po Pire ou po Stienne,
Dans les dèrs hiviers et les tchaux estés.

Le moulin du Tiège dans les années 1900.

Refrain

Tournez, tournez rat' vi molin del tîmps
passé,
Waiti si l'vint soffèle de Blanmont ou
d'Corwè;
Stindoz vos deux aul's comme un mou-
chon qu'est pressé,
Et padzeu noss' villatch' voz scriroz onn'
grant' cwès.

II

Il divèt s'desbautchi quéqu'fwès in l'fa-
rine :
Dins les alentours, i s' rwèt sins parints :
N' arot-i qu'on frère ou même onn'
cosine,
Po plu s' raconter tos ses plits meyns.

III

I n' sepogn' jamais ses souweurs, ses
peines,
C'est cor on ovri del' vi tîmps passé;
Que s' fuch' des frument, del blé ou d'
l'aveine :
I n' dirait jamais : « Nos-n' n'avons
assé! ».

IV

Au gnu, quand dje r' vins naugi d' mes
vayatches,
Et que dj' wès d'au long tot près d'noss
clotchi,
L' molin d' Saint Mårtin qui bènît
l' villatche,
Todou j' sins quèqu' chos' dins m' cœur
qui kèkie!

Traduction

Le vieux moulin du Tiège

Il est bien campé au sommet du tienne,
Pour regarder au loin de tous les côtés,
Il travaille toujours pour Pierre et pour
Etienne,
Dans les durs hivers et les chauds étés.

Refrain

Tournez, tournez vite, vieux moulin du
temps passé,
Regardez si le vent souffle de Blanmont
ou de Corroy;
Etendez vos deux ailes comme un oi-
seau qui est pressé;
Et par dessus notre village, vous écrirez
une grande croix.



Vue aérienne du moulin et de son enclos.

II

Il doit être triste quelque fois dans la
farine :
Dans les alentours, il se voit sans
parents :
N'aurait-il qu'un frère ou même une
cousine,
Pour pouvoir se raconter ses petits
ennuis.

III

Il ne s'épargne jamais ses sueurs, ses
peines,
C'est encore un ouvrier du temps passé;
Que ce soit du froment, du blé ou de
l'avoine :
Il ne dirait jamais : « Nous en avons
assez ».

IV

A la nuit, quand je reviens fatigué de
mes randonnées,
Et que je vois au loin tout près de notre
clocher,
Le moulin de Saint-Martin qui bènît le
village,
Toujours je sens quelque chose dans
mon cœur qui me chatouille.

Annexe

Inventaire du moulin à vent de Nil-Saint-Martin effectué le 26 février 1850 (9)

Contrairement au moulin à eau, l'arbre tour-

nant communiquant le mouvement aux meules est situé au sommet.

- serrure de l'arbre tournant, quatre carcans, deux crêtes, le tout pesant 100 kg.
- le grand rouet avec sa ferrure.
- le frein et accessoires.
- l'arbre pivot avec sa ferrure.
- les marbreaux et leurs brides.
- le cabestan à lever les pierres.
- le cordage à lever les pierres.
- le tire-sac et accessoires.
- le pont, templeure du grand tournant.
- les chevesses, arcules, trémouille, bacs, bouclettes.
- la lanterne du grand tournant avec la ferrure.
- le pont, templeure du moulin à froment.
- les chevesses, arcules, bac, bouclettes, mai.
- la lanterne du moulin à froment avec la ferrure.
- le pont, templeure du troisième tournant.
- les chevesses, arcules, trémouille, mai, bouclette.
- la lanterne.
- le grand fer, le petit fer et l'ache du grand tournant pesant 273 kg.
- le grand fer, le petit fer et l'ache du tournant à froment pesant 273 kg.
- le grand fer, le petit fer et l'ache du 3^e tournant.
- la pierre mouvante du grand tournant d'une épaisseur de 41 cm.
- la pierre dormante du même tournant d'une épaisseur de 21 cm.
- la pierre mouvante du moulin à froment, pierre de Jaive, d'une épaisseur de 27 cm.
- la pierre dormante du moulin à froment, pierre de Jaive, d'une épaisseur de 28 cm.
- la pierre mouvante du troisième tournant, pierre de France, d'une épaisseur de 29 cm.



- la pierre dormante du même tournant, pierre de France, d'une épaisseur de 35 cm.
 - un gros marteau, une crampe en fer servant à l'usage du moulin.
 - une chaîne servant à tourner le moulin, pesant 10 kg.
 - 115 kg de poids de fer.
 - une balance en fer.
 - sept marteaux à battre le moulin.
 - un bac à farine en bois blanc.
 - une blutoire.
 - une autre blutoire.
- Le tout est estimé à 3.172,32 francs.

Notes explicatives

- l'arbre tournant est la pièce de bois sur laquelle sont fixées les ailes à l'extérieur et le rouet à l'intérieur.
- crette ou frette : pièce de métal servant à consolider l'arbre du moulin.
- le rouet est la grande roue verticale du moulin, placée à l'intérieur et qui communique le mouvement à tout l'appareillage.
- l'arbre pivot = arbre tournant.
- le cabestan : treuil à tambour vertical autour duquel on enroule par friction un câble pour halier ou tirer.
- chevesse : une des quatre pièces de bois qui forment l'anneau autour de la meule inférieure et supportent l'archure.
- arcules, archures : l'archure est un couvercle et paroi en bois recouvrant les meules.
- trémouille : trémie, auge en bois dans laquelle on verse le blé.
- lanterne : petite roue à engrenage formée de tourtes et de fuseaux qui communique aux meules horizontales le mouvement reçu du rouet vertical.

La tourte est le disque horizontal où s'insèrent les fuseaux.
 Le fuseau est une pièce de bois réunissant les deux plateaux de la lanterne.
 - mai : grande caisse où tombe la farine à sa sortie de la meule.
 - ache : anille de la meule courante. L'anille est un anneau de fer.
 - grand fer et petit fer : axe vertical de la meule.
 - pierre : désigne la meule; la pierre mouvante est la meule supérieure qui est mobile; la pierre dormante est la meule inférieure qui est fixe.
 - tournant : désigne la paire de meules.
 - pierre de Jaive : il s'agit en réalité de Gesves, village situé sur le plateau condruzien, dominant le départ de la vallée du Samson.
 - les marteaux à battre le moulin : ces marteaux servaient à retailler les rainures des meules.
 - blutoire : tamis utilisé pour bluter les grains de blé broyés.
 Comme on peut le constater, le moulin à vent de Nil-Saint-Martin possédait trois paires de meules dont l'une était consacrée à la mouture du froment.

Notes

- (1) La date de construction du moulin de Nil-Saint-Martin resta longtemps incertaine. L'abbé Barbiaux la situe en 1830 et d'autres en 1834 mais un état nominatif datant de 1832 nous a permis de trancher. Dans la liste des personnes pour Nil-Saint-Vincent-Saint-Martin, on cite le meunier d'Alvaux et le meunier de Nil-

Pierreux sans faire mention du meunier du moulin à vent.

Cf. ABBÉ G. BARBIAUX, *Mon village, Nil-Saint-Martin, histoire-géographie*, Nil-Saint-Vincent, 1959, p. 67.
 VANDERMAELEN, *Notes prises en préparation pour son ouvrage sur la province de Brabant*, manuscrit reposant à la bibliothèque Albert I^{er} à Bruxelles.

- (2) J. Hollert, acte du 6 avril 1849, archives reposant chez le notaire Luc de Burllet à Nil-Saint-Vincent.
 (3) Archives du notaire Michotte reposant chez le notaire Luc de Burllet à Nil-Saint-Vincent.
 (4) Archives du notaire Tombeur reposant chez le notaire Luc de Burllet à Nil-Saint-Vincent.
 (5) A.G.R. (Archives Générales du Royaume), *Notariat Général de Brabant*, n° 31.652, acte n° 126.
 (6) *Les moulins du Brabant, Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant*, 1961, p. 68.
 (7) ABBÉ G. BARBIAUX, *op. cit.* p. 67-68.
 (8) ABBÉ G. BARBIAUX, *op. cit.* p. 104.
 (9) Archives du notaire Michotte reposant chez le notaire Luc de Burllet à Nil-Saint-Vincent.

En haut de la page : Le moulin du Tiège est situé sur un plateau (altitude 148 mètres) dominant la vallée du Nil (vue prise de la rue du Paradis).

En page de droite : Vue rapprochée du moulin et de son chemin d'accès.



Fontaine, si tu m'étais contée...

par Jean-Pierre COURTOIS



De tout temps et partout, les hommes se sont rassemblés autour de points d'eau. Pas d'eau, pas de vie possible. Pendant bien des générations, les fontaines furent un élément essentiel de la vie rurale. Hélas, aujourd'hui elles sont des objets de luxe et faute de moyens financiers, on les condamne à être stériles ou à disparaître. Naguère leur utilité était primordiale et il y régnait constamment une grande animation. Elles appartenaient au décor familial de nos villes et campagnes. Détrônées par le progrès qui apporte à chacun le confort et la facilité, elles ne sont plus aujourd'hui que fontaines ornementales bien souvent mal entretenues ou abandonnées à leur triste sort. Certaines commémorent une célébrité ou un héros originaire de la localité, d'autres sont devenues des bacs à fleurs, quelques-unes sont entourées d'une légende transmise de génération en génération, mais cela n'empêche malheureusement pas, sous prétexte de modernisation, la destruction de ces témoins du temps jadis où elles étaient d'utilité publique.

Bruxelles : le célèbre Manneken-Pis, alias le petit Julien, a revêtu l'un de ses costumes de cérémonie pour accueillir notre photographe.

Dès la Renaissance, les fontaines, isolées ou accolées aux constructions, comportent de plus en plus des motifs d'architecture. Certaines sont même prétexte à des constructions volumineuses. Au cours des temps, l'architecture et l'ornementation des fontaines ont suivi les modes, les influences et les engouements. On peut classer les fontaines en quatre grandes catégories : les « isolées » (au milieu d'une place, par ex.), les « adossées » (au mur d'une construction), les « encoignures » (sur le coin d'une construction), les « en renfoncement » (enfouie dans une construction). On peut encore diviser ces quatre catégories en d'autres qui font référence à la forme ou à la décoration. Citons les fontaines à bassins, qui comprennent les bassins isolés ou adossés; les fontaines à coupe, les fontaines couvertes ou découvertes, les fontaines en buffet, faites de plusieurs niveaux, les fontaines en demi-lune, grotte ou niche élevée sur un demi-plan circulaire dont une partie en renfoncement, les fontaines en pyramide comprenant plusieurs vasques placées les unes au-dessus des autres, les fontaines à portique évoquant un château d'eau, les fontaines rustiques, satyriques ou statuaire, et enfin les fontaines symboliques.

Nous allons essayer de vous décrire ici, succinctement, quelques-unes des fontaines de la province de Brabant. Commençons par la capitale, Bruxelles, et par ces quelques phrases extraites du livre de Raymond Quinot « Chansons de Bruxelles » où il cite la plus célèbre des fontaines de Bruxelles.

Ballade de Manneken Pis

Coin de l'étuve au temps jadis,
Naquit cette bonne fontaine.
Le gamin chargé de débit,
Ne ménage jamais sa peine.
D'eau reçoivent mesure pleine,
Commères, soudards et truands
Et moine, eau bénite, en bedaine
Manneken Pis est bien vivant.
Né le 13 août 1619 par les bons soins de Jérôme Duquesnoy et installé depuis rue de l'Étuve, d'abord sur un pilier sculpté par Daniel Raessens et ensuite dans une niche en pierre, Manneken Pis fut « kidnappé » en 1745 par les soldats britanniques. Retrouvé à Grammont où l'on peut voir également une réplique de Manneken Pis, puis à nouveau volé par Antoine Lycas, un forçat à peine libéré, il fut retrouvé en mille morceaux. Recoulé dans un moule, il a pris l'apparence qu'il conserve encore aujourd'hui.

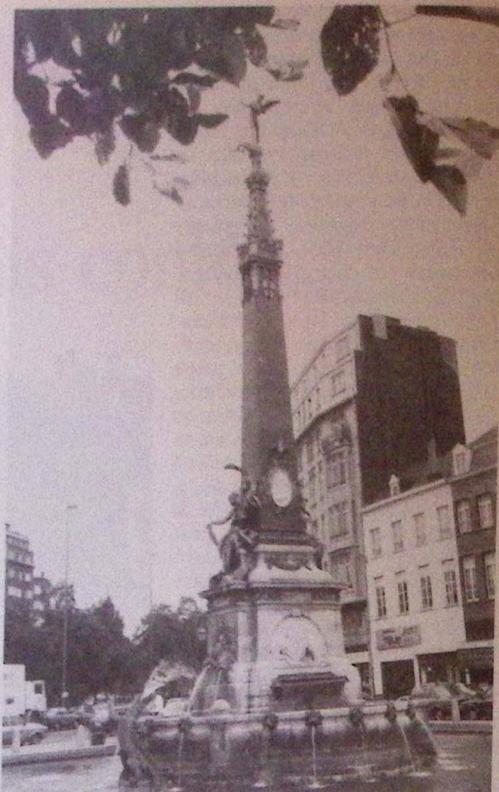


Place du Grand Sablon à Bruxelles : l'élégante fontaine de la Minerve est une œuvre remarquable due au sculpteur Jacques Bergé.

Plusieurs légendes courent à son sujet. Certains disent que le fils de Godefroid II, duc de Lotharingie, fut amené en 1142, âgé de quelques mois sur les lieux de la bataille de Ransbeke. Au moment décisif de la bataille, Godefroid II se serait dressé dans son berceau suspendu à un chêne pour accomplir le geste que reproduit la fontaine de l'Étuve. On dit aussi que le fils cadet du comte d'Hove, âgé de 5 ans et assistant à une procession en l'honneur du sacrement, se serait permis d'accomplir le même geste que la statuette, élevée depuis cet événement. Pour d'autres, Manneken Pis éteignit une bombe destinée à faire sauter l'Hôtel de Ville, en arrosant la mèche. Le Manneken Pis est une curiosité locale



Bruxelles : la belle fontaine, élevée à la mémoire du bourgmestre Nicolas-Jean Rouppe, fut réalisée par Charles-Auguste Fraikin d'après les plans de l'architecte Joseph Poelaert.



Bruxelles : la majestueuse fontaine, dédiée au bourgmestre Jules Anspach, achève admirablement la perspective du Marché au Poisson (Vismet pour les Bruxellois).



Une autre fontaine bruxelloise qui ne manque pas d'allure, celle érigée en l'honneur du bourgmestre Charles de Brouckère et que l'on peut admirer à l'entrée du square Jean Palfijn, près de l'avenue Houba de Strooper.

« à ne pas manquer » et c'est une obligation touristique que de poser pour l'objectif avec la célèbre fontaine comme toile de fond.

Mais d'autres fontaines méritent également un regard et une photo; citons La Minerve du Grand Sablon qu'un Anglais, Lord Thomas Bruce, offrit à la Ville en témoignage de reconnaissance. Fontaine monumentale, ornée d'une Minerve, déesse de la sagesse et des arts, elle a été sculptée par Jacques Bergé en 1751. La Minerve assise tient un médaillon sculpté des profils de Marie-Thérèse et François I^{er}, tandis que deux enfants qui semblent jouer auprès d'elle représentent une « Renommée » et le fleuve l'Escaut. Sur le piédestal sont placées les armes de Lord Bruce et l'inscription « Thomas Bruce, comte d'Aylesbury, ayant joui à Bruxelles d'une hospitalisa-

tion heureuse et salutaire, a ordonné l'érection de ce monument par testament en l'an 1740 ».

La fontaine Saint-Géry, encastrée dans le marché couvert du même nom, aujourd'hui désaffecté et laissé à l'abandon, est une pyramide de pierre bleue surmontée d'une étoile de cuivre. Son socle carré porte, sur chaque face, la coquille Louis XV et, sur deux de ses côtés, des têtes de lions qui dégorgeaient jadis dans des auges de pierre d'un seul bloc, l'eau de la source. Avant la désaffectation du marché, elle débitait l'eau de l'Intercommunale par des robinets que l'on a, sans se soucier de l'esthétique, insérés dans les gueules de lions.

La fontaine élevée à la mémoire du bourgmestre Rouppe est composée d'une statue blanche de marbre représentant une femme au visage serein due

au ciseau de Fraikin et qui personnifie la Ville de Bruxelles comme l'indique son diadème formé des tours de Sainte-Gudule. Son bras tendu décerne une couronne de laurier. Elle domine une vasque de bronze posée comme une coupe peu profonde sur un socle de forme circulaire. Le tout érigé au centre d'un parterre de fleurs.

La fontaine Anspach, élevée au Marché au Poisson est, elle aussi, dédiée à un bourgmestre de Bruxelles. Œuvre de l'architecte Janlet, les sculptures sont de Dillens, De Vigne, De Vreese et Braecke; la décoration ornementale est de M. Houtstont. L'obélisque, en granit de Suède, est surmonté d'une statue de saint Michel en bronze doré. Il porte 4 écussons qui symbolisent les serments des escrimeurs, des arbalétriers, des archers et des arquebusiers. Le médaillon

de Jules Anspach est de marbre blanc et est surmonté d'un coq, emblème de la vigilance. Une femme assise représente la magistrature communale.

Dans une niche, une femme symbolise le voûtement de la Senne. Parmi les autres sculptures figurent un collier de perles, symbole de la richesse de Bruxelles, une palette et un compas figurant les arts. Des animaux tels que dauphins, chiens, crocodiles, tortues, chats, lions à tête d'aigle décorent les vasques.

La fontaine de Brouckère est, elle, érigée au square Palfijn. Inaugurée en 1866, œuvre de l'architecte Henri Beyaert et du sculpteur Edouard Fiers, ses côtés latéraux sont flanqués de deux groupes en marbre blanc, Neptune et Amphitrite qui conduisent des dauphins attelés à leur char. Un groupe est dû au sculpteur Pierre Louis d'Union. Les masques cra-

cheurs et le reste de l'ornementation sont de Georges Houtstont. Un buste de l'ancien bourgmestre Charles de Brouckère apparaît sur la face principale.

La Fillette à la Coquille, érigée dans le parc de Bruxelles, est une fontainette charmante. Au sommet d'une élégante et svelte colonne, une petite fille nue, en bronze patiné, due à A. De Tombay (1891), est assise les jambes croisées et tenant d'une main un vase et de l'autre une coquille. Des filets d'eau jaillissent des gueules de quatre grosses grenouilles et tombent dans une vasque de bronze où s'ébattent d'autres grenouilles. Cette fontaine fait, aujourd'hui encore, la joie des enfants qui jouent dans les allées du parc et est tout ce qui subsiste de la splendeur passée de ce parc. Encluse par l'Infante Isabelle, en 1625,

la fontaine Sainte-Anne est composée d'un mur circulaire, en pierres taillées, qui étançonne une cuvette où l'eau tombe d'une stèle sculptée et gravée. Située à Laeken, elle tient sa célébrité de son eau réputée jadis miraculeuse, ce qui attire encore aujourd'hui, peut-être dans d'autres buts, un grand nombre de personnes. Une chapelle dédiée à sainte Anne se trouve aux abords de la fontaine.

La fontaine du cracheur est une des plus anciennes fontaines de Bruxelles. Appelée aussi fontaine bleue ou fontaine derrière les halles, elle fut restaurée en 1769 par F.J. Janssens. En 1786 Fisco substitua la tête du mascarons par un triton saillant à mi-corps entouré de joncs. Elle peut être vue rue des Pierres.

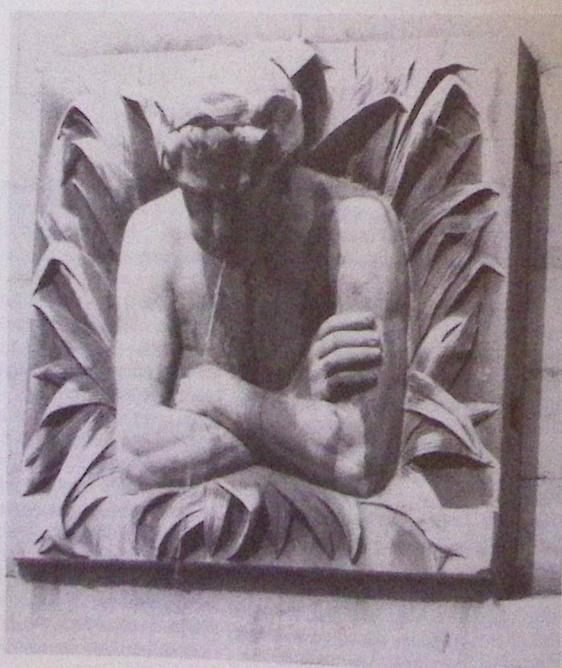
Placée, en 1687, près de l'église Saint-Nicolas, la « laitière » de Devos n'est pas

à proprement parler une fontaine, mais elle ornait jadis une pompe. La légende, connue de tous les Bruxellois, raconte que notre laitière vendait son lait copieusement baptisé et avec une mesure trop petite. Le jour de sa mort, comparaissant devant saint Pierre, celui-ci lui refusa le paradis et lui ordonna pour punition d'errer comme un fantôme dans les rues de Bruxelles. Chaque nuit, elle devait crier « moitié d'eau, moitié lait, mesure frauduleuse, oubliez l'âme ». On raconte aussi que le spectre de la laitière provoqua une grande frayeur à Bruxelles et que le magistrat de la ville ordonna l'exhumation de la pénitente. On s'aperçut dès lors que le cou et la poitrine de la laitière étaient complètement rongés par les vers. Depuis cette exhumation, le fantôme cessa de hanter les abords de Saint-Nicolas.

Citons aussi la fontaine de la Porteuse d'Eau située à la barrière de Saint-Gilles. En 1898, le Conseil communal décida de placer une fontaine-candélabre au milieu du carrefour. La création en fut confiée à l'architecte-sculpteur Alban Chambon. La partie inférieure et les vasques étaient en granit tandis que la colonne du piédestal de 1,40 mètre de diamètre, en grès flambé, était ornée de quatre lanternes en bronze doré. La fontaine était surmontée d'une statue en bronze doré de 1,20 mètre de haut, due au sculpteur Julien Dillens.

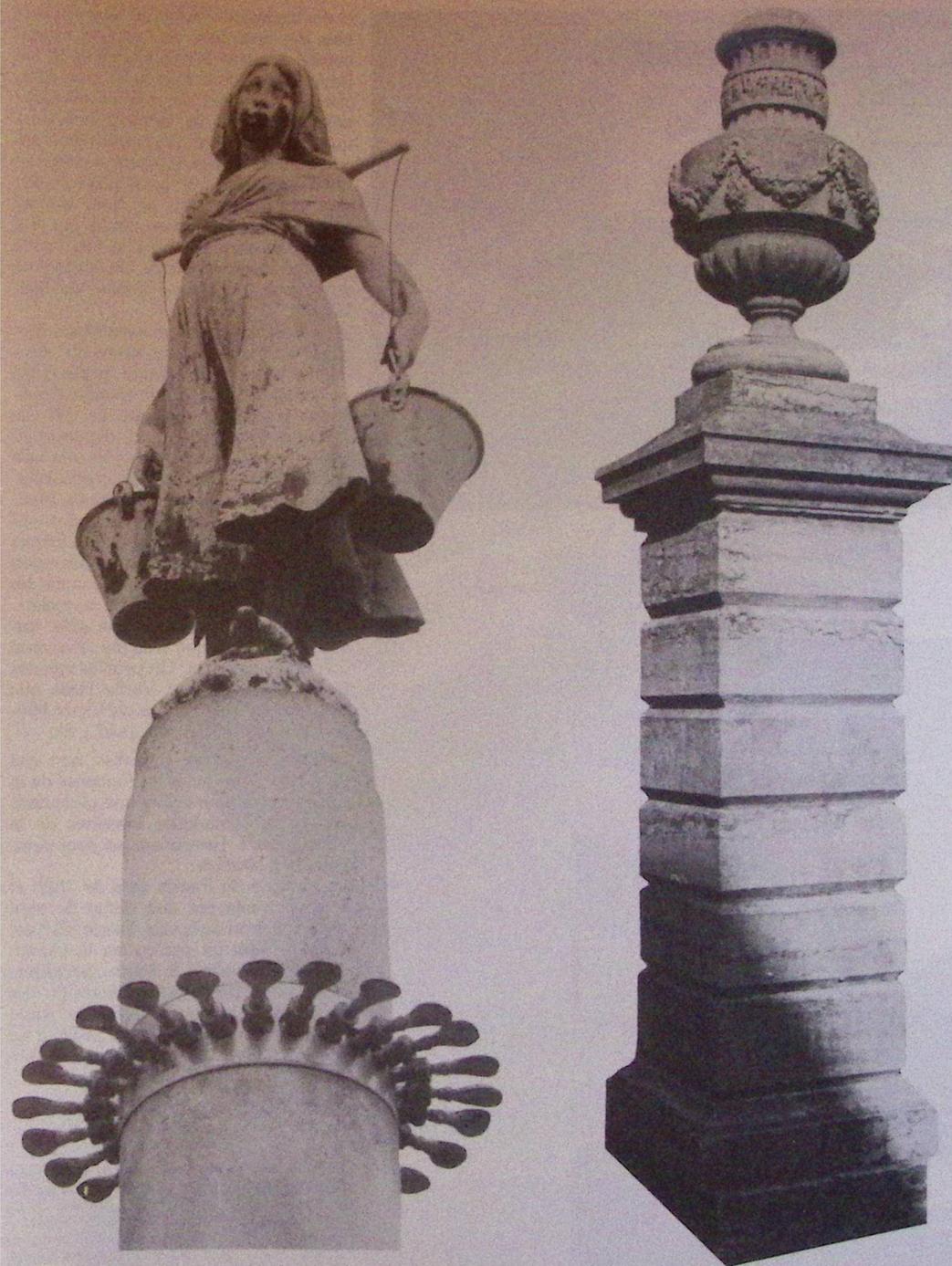
De nombreux litiges se créèrent entre l'Administration communale et Alban Chambon et ce n'est qu'en 1900 que cette fontaine fut mise en service. Au fil des années, la fontaine se détériora et, en 1929, les lanternes disparurent. En 1932, la fontaine fut démontée et la « Porteuse d'Eau » fut transférée dans un des jardinets aménagés avenue du Parc. En 1974, le Conseil communal prit la décision de réédifier une fontaine au milieu de la barrière et d'y remettre la Porteuse d'Eau à son sommet. Le projet fut confié à l'architecte Jean Delhay et c'est cette fontaine que l'on peut voir encore aujourd'hui.

La fontaine de la rue Baron Horta, œuvre élégante du statuaire Jacques Marin



En haut de la page : Au cœur du parc de Bruxelles, cette adorable fontaine dénommée « La Fillette à la Coquille ».

Ci-contre : La fontaine du Cracheur, au coin de la rue des Pierres, est l'une des plus anciennes fontaines de Bruxelles.



La fontaine de la Porteuse d'Eau, ornant la barrière de Saint-Gilles, a eu une existence quelque peu mouvementée.

Nivelles : la fontaine de l'Abreuvoir (XIX^e siècle), sise sur la Grand-Place, n'a plus aujourd'hui qu'une fonction ornementale.



et de l'architecte Malfait est sans doute le plus bel ornement de l'escalier monumental qui relie la rue Royale et la rue Ravenstein. Sur le mur du fond se détache un bas-relief de marbre où deux naïades ou sources tiennent une urne qu'elles renversent. De l'urne renversée coule un filet d'eau tombant successivement dans deux vasques superposées, puis dans un bassin au bord duquel deux enfants en bronze, hissés sur des tortues géantes, semblent y faire boire leurs montures originales. On surmonte aussi cette fontaine « Fontaine du Malfait ».

Malgré la disparition de nombreuses fontaines à Bruxelles, nous avons pu sélectionner celles-ci pour notre article. Cela ne contentera pas tout le monde. Soulignons encore le fait que la ville de Bruxelles fait un réel effort, depuis quelques années, pour « repeupler » la ville de fontaines. Citons plus particulièrement l'implantation de fontaines breugheliennes dont la réalisation des ensembles a été confiée aux sculpteurs Decker et Roig. Ils font revivre des sujets de Breughel sur des thèmes comme les danses paysannes, le jeu du tonnelet... etc. Ces sujets, placés sur une stèle, surmontent une vasque sculptée, d'environ 1,20 m de diamètre. On peut les voir notamment place de la Vieille Halle aux Blés, rue au Beurre, rue du Vieux Marché aux Grains, parc Léopold... etc.

Quittons, à présent, Bruxelles, non que nous ayons vu toutes les fontaines de la capitale mais pour laisser une place dans cet article à quelques fontaines de la « campagne ». Rendons-nous pour commencer à Nivelles.

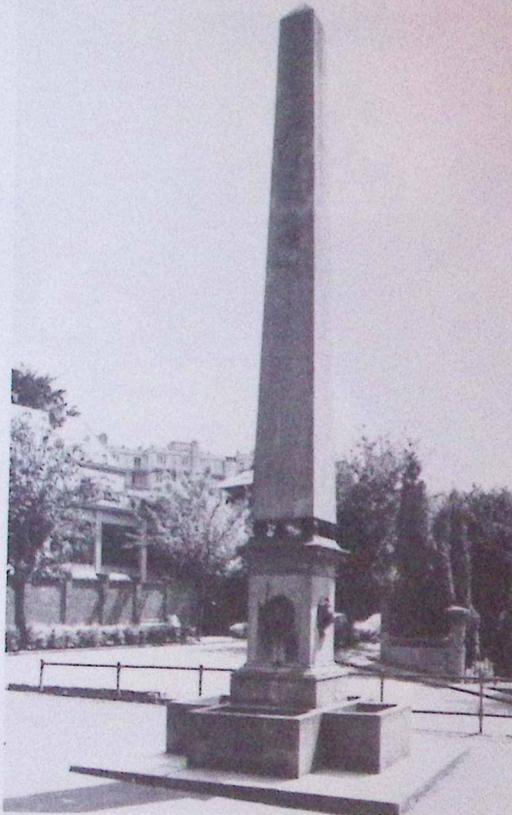
La fontaine du Perron date de 1523 et est couronnée par une statue de saint Michel, patron de la ville. Dès le XIV^e siècle, il y avait un perron sur la Grand-Place de Nivelles. Il figure successivement sur les plans sous les noms de : les crois 1361, le perron 1384, le peron 1388, fontaine Saint-Michel 1673. Il fut remplacé, en 1523, par une grande fon-

En haut de la page : La fontaine de la rue Baron Horta, érigée à deux pas du Palais des Beaux-Arts à Bruxelles, est un majestueux ensemble dû au statuaire Jacques Marin et à l'architecte Malfait.

Ci-contre : La gracieuse fontaine du Perron, de style gothique, fut érigée, en 1523, sur la Grand-Place de Nivelles, à l'initiative de l'abbesse Adrienne de Moerbeke.

En page de droite : Place de la Vieille Halle aux Blés, à Bruxelles, cette fontaine moderne, dessinée par Michel Beekers et sculptée par Jos de Decker, évoque des scènes breugheliennes.





Nivelles : la fontaine de l'Obélisque (début du XIX^e siècle), qui se dressait jadis sur la Grand-Place de Nivelles, a été remontée à l'entrée de l'avenue Léon Jeuniaux.



Braine-le-Château : le célèbre pilori (1521), l'un des plus beaux sinon le plus beau de Belgique, servit également de fontaine avant la guerre 1914-1918.

taine à perron. Dans un vieux registre, on retrouve, à la date du 23 août 1618, les traces d'une statue de l'Archiduc Albert qui fut placée sur le « perroy de la grande fontaine ». Elle fut remplacée, en 1922, par la statue de saint Michel, sculptée en cuivre doré par Marcel Collet. En 1941, l'aspect du perron se composait du bassin hexagonal en pierre, érigé en 1523 et flanqué de trois petites cuves de style moins pur datant du début du XIX^e siècle. Au centre du monument un petit clocheton, de style pseudo-gothique, qui fut remplacé, il y a quelques dizaines d'années, par le gracieux pinacle à crochets. Elle n'est plus en activité aujourd'hui. Deux autres fontaines sont encore visibles à Nivelles, mais elles ne fonctionnent plus. Il s'agit

de la fontaine de l'Obélisque située avenue Léon Jeuniaux à l'emplacement de l'ancienne église des Jean et Nicolas. Elle date du début du XIX^e siècle et se compose d'un obélisque reposant sur une base rectangulaire sertie de quatre têtes de lions qui déversaient un filet d'eau dans quatre bacs entourant la base. La deuxième, située sur la Grand-Place, est la fontaine de l'Abreuvoir surmontée d'un vase. Que ne connaît le pilori de Braine-le-Château? Situé sur la Grand-Place où il fut érigé par Maximilien de Hornes, il servait à exposer les criminels mais également de fontaine avant la guerre de 1914. Les armoiries des de Hornes sont sculptées au sommet de la colonne. Les deux bacs en pierre, y attenants, furent

installés en 1847, suite à une restauration. Une pompe y était installée, mais elle fut démontée peu avant la restauration de 1962. L'eau de la fontaine ou puits Sainte-Renelde, à Saintes, est utilisée comme remède contre l'apoplexie, la paralysie, le mal des yeux et les ulcères. La légende raconte que sainte Renelde travaillait un jour à la fenaison avec quelques personnes qui se plaignaient de la chaleur et de la soif qu'elles ressentaient. Désireuse d'atténuer leur peine, elle planta son râteau en terre et une source jaillit du sol. Le puits est antérieur à 1613. Il est composé d'un puits en pierre surmonté par six colonnes et supportant une statue de sainte Renelde en fonte. Actuellement, l'ensemble des colonnes



Saintes : la fontaine ou puits Sainte-Renelde date, sous sa forme actuelle de 1861. L'eau qu'on y puise est réputée souveraine contre l'apoplexie, la paralysie, le mal des yeux et les ulcères.



Incourt : la fontaine Sainte-Ragenuffe, qu'abrite une petite chapelle moderne consacrée en 1953, dispense une eau considérée comme miraculeuse, du moins comme remède contre l'hydropisie et les fièvres.

et de la statue a été peint en blanc, ce qui gâche un peu la beauté du puits. On peut le voir dans le pré se trouvant face à la ferme de Laubecq. La fontaine miraculeuse d'Incourt est dédiée à sainte Ragenuffe. La légende veut que celle-ci, persistant inébranlablement dans sa résolution de rester vierge, s'enfuit le jour de ses noces et se cacha dans la forêt voisine. Meurtrissant sa chair au moyen d'un cilice, priant et gémissant, elle y mourut le 14 juillet 650. La fontaine, dont l'eau jaillit à la prière de Ragenuffe mourante, est réputée guérisseuse de l'hydropisie et des fièvres. Voilà! Ce voyage au cours duquel nous vous avons présenté quelques fontaines du Brabant est terminé. Nous espérons

que celui-ci vous aura permis de découvrir quelques-uns de ces témoins du temps jadis, certes, mais qui doivent, nous le souhaitons, continuer à vivre. Nous n'avons pas eu la prétention de vous les présenter toutes aujourd'hui, cela ne serait pas possible. Peut-être y aura-t-il une suite à cet article? Peut-être connaissez-vous d'autres fontaines? Avez-vous des souvenirs ou informations précises à ce sujet? Alors, contactez-moi.*

Documentations :

- Fédération Touristique du Brabant et Syndicats d'Initiative.
- Administrations communales.
- Extrait de *Chansons de Bruxelles* par Raymond Quinot.

- *L'énigme de Manneken Pis* par Marc Lanval, Ed. du Laurier.
- *La Nation Belge* de René Jaumot.
- *Etude sur l'histoire du puits Sainte-Renelde*, p. 32.
- Musée communal de Nivelles.
- *Histoire des Communes belges* de Tarlier et Wauters.
- *Alimentation de Paris en eau - De l'origine des fontaines* par Pierre le Petit, 1674.
- *La Ville et son Eau* de Michel Belloncle, 1978.
- *Guide Illustré de Bruxelles* par Guillaume Des Marez, remis à jour par André Rousseau.
- *Bruxelles, ma Ville*.
- * Courtois Jean-Pierre - 27, rue Emile Nils - 1450 Virginal.

le Créa-Théâtre

par Roger DELDIME,
Directeur du Centre de Sociologie du Théâtre
à l'Institut de Sociologie de l'U.L.B.

Aux dernières Rencontres théâtrales de Namur, le Créa-Théâtre présentait son nouveau spectacle. A l'issue de la représentation, il invitait les festivaliers à visiter une exposition-animation itinérante. Aujourd'hui, le Créa-Théâtre ne cesse de répondre, avec succès, aux nombreuses demandes en Belgique comme à l'étranger.

La compagnie

Le Créa-Théâtre est né, en 1978, de deux volontés premières, Francis Houtteman et Dominique Grosjean, de faire œuvre de recherche et de création plastique. Aussi le travail théâtral de cette compagnie tente d'établir une alliance plus intime entre ce qui appartient à la conscience prise sur un monde et une manière de vivre et de voir et, d'autre part, ce qui appartient en propre au geste et à la parole, les deux influant l'un sur l'autre, s'inspirant mutuellement.

Les spectacles de comédiens

« Craies, couleurs et tableau blanc » (1978) n'était pas une histoire mais

l'assemblage de courts récits issus de la confrontation sensorielle, analytique et didactique des acteurs et de l'auteur (Jean-Pierre Otte) avec la forme, la fonction, l'histoire de la matière des objets de récupération.

« L'apparition » (1979), adaptation scénique d'un texte de Jean-Pierre Otte, était un spectacle sur les perceptions sensorielles à partir des thèmes de la violence et de la mort. Une légende donne son origine à la pièce : l'appréhension populaire, païenne, profane des Instruments de la Passion en Haute Ardenne.

« Pêcheurs d'Ombres » (1980), d'après Maurice Maeterlinck, était une « re-trouvation » essentielle avec la poésie inscrite dans l'éternel quotidien. Aussi le spectacle donne-t-il une place importante à différents arts (composition et interprétation musicales, photographie, dramaturgie et scénographie) qui procèdent d'un travail sur l'atmosphère, tout imprégné de sensualité.

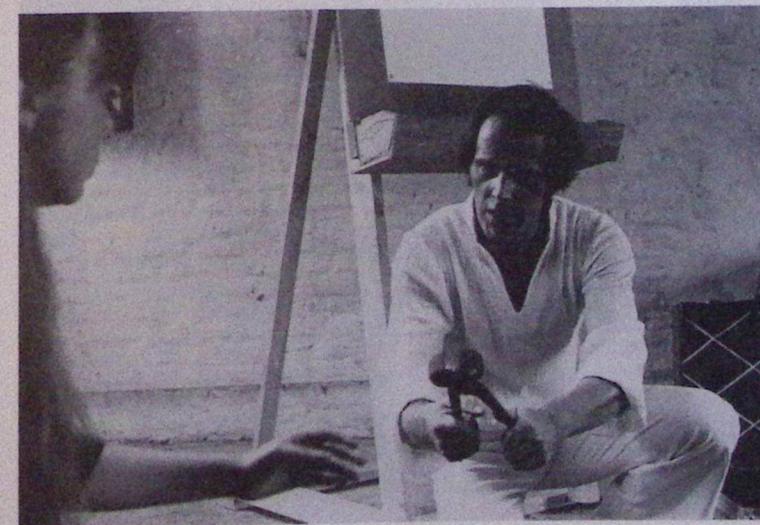
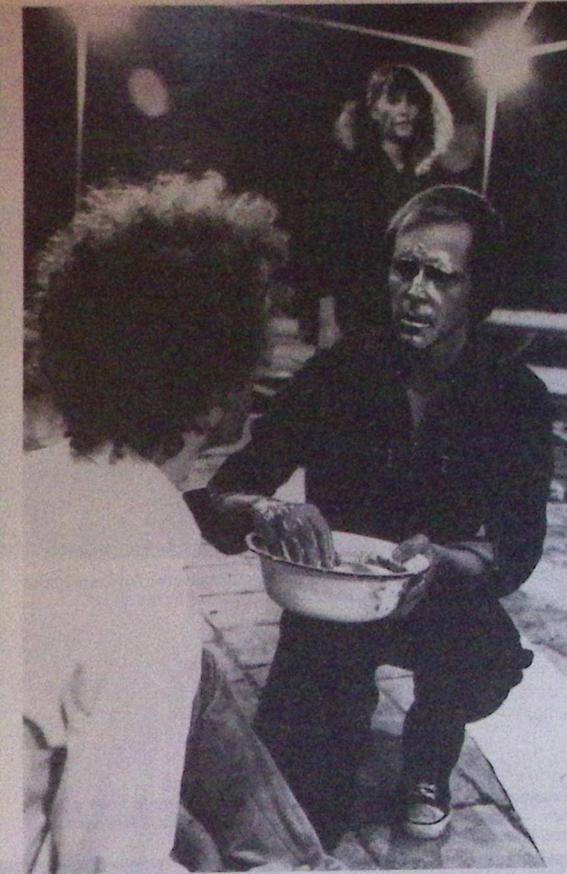
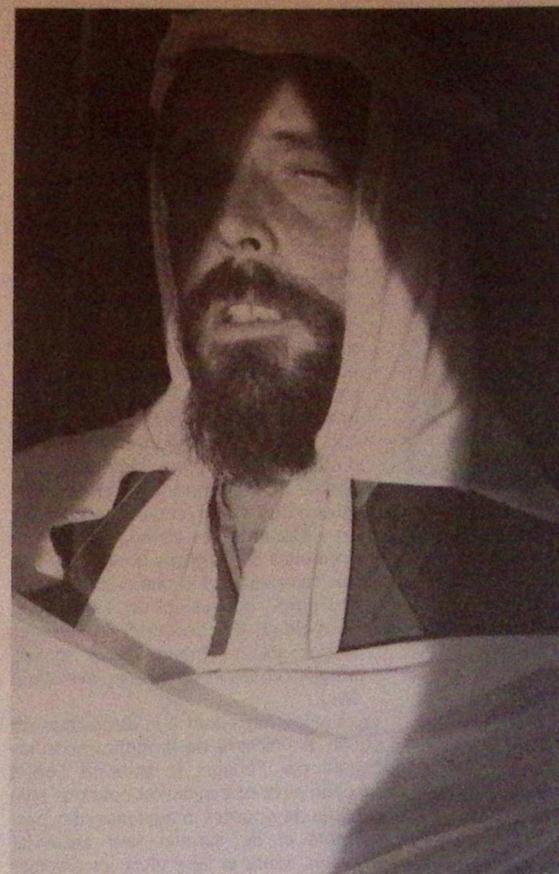
Les spectacles de marionnettes

« Un gros livre avec une poignée » (1981) raconte l'histoire de deux petits

personnages – deux marionnettes de bois sculpté, à tringle et à fils – semblables à deux enfants qui s'engagent dans un voyage en musique : deux notes les emmènent par-delà les nuages aux pays des miroirs, du verre et du vent jusqu'à leur maison... un énorme violon...

Un scénographie à l'image du livre d'enfant dévoile successivement des décors (en volume) repliés et miniaturisés. Une histoire musicale installe insensiblement les bases de la connaissance de la gamme par de courts récits et sous la forme de chansons.

« Resterons-nous les mêmes » (1983) est construit comme une fable sur le pouvoir et la justice des hommes. Dans une ambiance de musique moyen-âgeuse, quelques objets (trône, cloche, castelet d'ombres, marionnettes, tabouret) jalonnent chaque péripétie de la fable écrite dans une prose poétique, faite de mots précis, riches de sens, d'émotion, de couleurs et de sons. Le conteur est maître du jeu : il orchestre le drame jusqu'à son dénouement. Son compagnon au langage concret et banalisé – une marionnette à la fois spectateur et acteur de la pièce – constitue le lien entre la parabole du conte et la réalité. Les ombres agrandissent le champ visuel



Ci-contre : « Craies, couleurs et tableau blanc ». Auteur : Jean-Pierre Otte. Sur la photo (de face) : Francis Houtteman.

Ci-dessus : « L'apparition » de Jean-Pierre Otte. Sur la photo : Francis Houtteman.

En haut, à droite : « Pêcheurs d'Ombres » d'après Maurice Maeterlinck.



« Un gros livre avec une poignée ». Création collective avec Françoise Flabat et Francis Houtteman et deux marionnettes de Marcel Orban.

« Resterons-nous les mêmes? ». Texte et mise en scène de Francis Houtteman. Ombres dessinées par Brigitte et Françoise Flabat. Marionnettes de Marcel Orban. Scénographie de Françoise Flabat.



en donnant à l'espace théâtral une profondeur presque magique.

Une exposition-animation itinérante

Les deux derniers spectacles peuvent être suivis d'une animation si l'exposition « Marionnettes et théâtres de marionnettes en Belgique » est installée à proximité.

Cette exposition, réalisée par le Créa-Théâtre, se compose de :

- dix vitrines de marionnettes suspendues;
- six vitrines de procédés de fabrication;
- plusieurs montages visuels commentés en direct;
- quatre toumiquets-présentoirs consacrés à la présentation des troupes, d'affiches, de l'Unima (Union Internationale de la Marionnette) et de quelques extraits de l'étude-répertoire sur les « Marionnettes et théâtres de marionnettes en Belgique francophone »;
- des castelets et des marionnettes spécialement conçus pour l'animation permettant de découvrir différentes techniques de manipulation (gaine, tringle, ombre et silhouette, marotte à tige).

Trois animateurs sont à la disposition du public. A l'histoire de la marionnette racontée par l'image, le texte et l'objet succède ainsi une initiation concrète susceptible de nourrir l'imagination des participants et de susciter leur créativité (toucher, sentir et faire vivre les diverses marionnettes).

Une petite brochure (voir couverture en photo) répertoire les pièces exposées.

Des stages

Cinq jours, cinq marionnettes s'adresse prioritairement aux éducateurs, animateurs, enseignants, normaliens. Ce stage a pour buts d'initier les intéressés à la fabrication de cinq types différents de marionnettes selon des procédés aisément assimilables et reproductibles et de les informer sur la création théâtrale liée aux techniques de jeu des poupées.

Un jour, un jeu de silhouettes, destiné aux adultes ou aux enfants, amène les stagiaires à réaliser complètement un théâtre (et, pour chacun, au moins une silhouette et des accessoires divers), une approche des techniques de jeu de ce type de théâtre et de courts spectacles. Les adultes approfondissent, en outre, les possibilités créatives du jeu de même que les données pédagogiques en rapport avec sa construction et son utilisation.

Jolies Places à Bruxelles

et en Brabant (11)

par Yvonne du JACQUIER,
Archiviste honoraire de Saint-Josse-ten-Noode

Parvis Saint-Pierre à Uccle

Au milieu de la place, une église, édifée par l'architecte Fisco dans le dernier quart du XVIII^e siècle, remplaçait un oratoire antérieur de style roman qui s'y trouvait dès le XIII^e siècle.

Au lieu de démolir leur église pour la remplacer par un bâtiment sans âme, comme ce fut trop souvent le cas, les Ucclois ont eu le bon goût de conserver la leur; ils se contentèrent d'y ajouter un bas-côté, à gauche, en 1939. Cette solution déséquilibrée légèrement l'aspect intérieur, mais a l'avantage d'avoir conservé l'ordonnance générale du site. Les maisons qui entourent la place sont assez récentes et sans caractère; du passé, il n'est resté que deux vieilles bicoques hors d'alignement, reliées au niveau actuel par une sorte de pont-levis assez insolite. L'une porte le nom de « Estaminet », l'autre de « Auberge ». Ces deux maisons furent bâties vers 1850 au niveau primitif de la place.

L'environnement de l'église Saint-Pierre serait donc banal s'il n'y avait, derrière l'abside, le superbe doyenné édifié en 1774 et soigneusement restauré en 1971 par l'architecte Mineur.

Primitivement, la demeure se cachait derrière un haut mur et un portail surmonté d'un auvent. Son mystère nous plaisait, mais il est certain que la disposition nouvelle met mieux la maison en valeur.

Pour bien apprécier l'ensemble, il faut se placer à l'entrée de la rue Xavier de Bue; de là on embrasse bien la façade simple et classique de l'église, le petit dôme qui la surmonte et, dans le fond, le magnifique presbytère.

L'église entourée du cimetière occupait un léger promontoire. On égalisa le terrain en 1880 lors de l'urbanisation du quartier. C'est alors que le champ de repos fut supprimé et remplacé par un jardinet.

Place du Sacré-Cœur à Woluwe-Saint-Lambert

Il y a quelques décennies, nous avons connu ce quartier encore bucolique, avec sa vieille église, sa très modeste Maison communale et son château abrité derrière un haut portail.

La Maison communale a émigré vers le Tomberg. Quant à l'église, elle était devenue trop exiguë pour la population qui déjà commençait à s'accroître. On eut cependant l'heureuse idée de ne pas la démolir mais de la conserver *in situ* en y ajoutant des bas-côtés dont le style reprenait celui du bâtiment initial datant du XII^e siècle et fait de gros moellons.

Le monument, malgré les transformations, a gardé les caractéristiques des sanctuaires brabançons du Moyen Age : tour massive, carrée, sous laquelle plus tard on ouvrira souvent un porche; elle ressemble plus à une tour fortifiée qu'à un campanile; percée de meurtrières, elle fait penser aux actions guerrières plus qu'aux pieuses oraisons. L'intérieur



Paroisse Saint-Pierre à Uccle : les Ucclois ont eu le bon goût de conserver leur sanctuaire, édifié, de 1778 à 1782, par l'architecte Fisco. Cette solution présente l'avantage de garder au site son ordonnance générale.



Woluwe-Saint-Lambert : grâce à son église, d'origine romane, grâce à son château au charme discret, grâce aussi à ses bouquets de verdure, la place du Sacré-Cœur présente toujours un aspect agreste bien attrayant.

ne manque ni d'atmosphère ni de grandeur.

L'église est plantée sur une butte, comme c'est le cas pour de nombreux villages brabançons. Ce symbole de la primauté du spirituel sur le matériel nous a toujours paru très touchant.

Jusqu'en 1898, le sanctuaire était entouré par le cimetière. A partir de cette date, le champ de repos fut transféré rue Vervloesem. Signalons ici une petite anecdote racontée par Fr. Van Eeckhout dans son ouvrage « Woluwe-Saint-Lambert », esquisse historique publiée en 1953 : Jules Malou, après avoir été directeur général de la Société Générale, fit de la politique et devint, en 1871, ministre de Léopold II. Il habitait le château qui subsiste sur les bords de la Woluwe où il mourut le 11 juillet 1886. Il fut inhumé dans le petit cimetière autour

de l'église et transféré plus tard rue Vervloesem.

Malou n'eut pas que des amis et ses adversaires scandaient des rimes plutôt médiocres :

« A bas Malou, A bas Malou
il faut le pendre avec la corde au cou. »
Rien de neuf sous la calotte des cieux et la politique décidément n'est et n'a jamais été une école d'élégance.

A proximité de l'église, un château – assez composite d'ailleurs – se dresse parmi les frondaisons, à l'abri d'un haut mur. Seule la partie arrière est ancienne; le bâtiment antérieur date d'une certaine d'années, malgré ses tourelles et ses pignons à redans. Le domaine a conservé le nom de « Hof van Brussel » en mémoire d'anciens propriétaires.

Grâce à son église, à son château dont la discrétion intrigue un peu le passant,

grâce aussi à ses bouquets de verdure, la place du Sacré-Cœur a gardé un aspect agreste bien attrayant.

Rappelons qu'elle servit de cadre au jeu de Marie-la-Misérable, légende touchante et délicieuse.

On n'est pas très loin de la Chapelle de Marie-la-Misérable; aussi le promeneur bien avisé complétera-t-il sa visite en allant voir l'oratoire tout proche où l'on évoque la pieuse fille.

Place de la Vaillance à Anderlecht

Jusqu'à la fin de la guerre 1914-1918, l'endroit s'appelait « Place de la Plaine », ce qui n'avait pas une résonance bien heureuse et fut sans doute une mauvaise traduction, car les habitants du quartier, souvent à l'époque d'expression fla-

mande, disaient « Het pleintje », ce qui était beaucoup plus joli, nous semble-t-il, plus intime.

La vieille maison communale (qui subsiste encore mais est passée à usage privé) se dressait à l'angle de la place et de la rue du Chapitre. Des bâtiments anciens entouraient la place; il en subsiste, mais on en a démolit et notamment une fort belle au coin de la rue Saint-Guidon, lors des aménagements du métro. Nous craignons bien que le bulldozer soit passé sur un beau vestige qu'on aurait pu sauver. Une fois de plus « de profonds »; les démolisseurs chez nous s'en donnent à cœur joie.

La place a été réaménagée vaillamment.

Pour sauver le paysage, il reste le chef-d'œuvre conçu voici plus de cinq siècles par des gens qui savaient construire ca-

thédrales, collégiales ou simples chapelles, parce qu'ils y croyaient. Aujourd'hui – ô horreur – on élève des églises polyvalentes qui d'oratoire se muent en théâtre ou en salle de fête.

Il n'est sans doute pas indispensable d'être croyant, mais si on l'est, du moins que ce soit comme jadis avec un sens profond du sacré.

Signalons que la crypte date du XII^e siècle et fut restaurée à la fin du XIX^e. La collégiale des Saints Pierre et Guidon suffit à elle seule pour magnifier le site. Mais ce lieu est décidément privilégié puisque – modeste et touchant – survit tout à côté le plus petit béguinage de Belgique qui, depuis le XIV^e siècle, à travers heurs et malheurs, se maintient à l'ombre de la tour élégante. Les bâtiments actuels datent du XVI^e siècle, mais certaines cloisons intérieures remontent

probablement beaucoup plus loin dans le temps.

Les pieuses filles s'en sont allées; les femmes font leur vie maintenant et les béguinages ont perdu leur rôle social. Où sont les blanches cornettes d'antan que Georges Rodenbach comparait à des « philactères aux lèvres des saints et des saintes »?

La commune d'Anderlecht (sous l'impulsion de ses deux conservateurs Daniel Van Damme d'abord et actuellement Jean-Pierre Vanden Branden) a restauré l'enclos. Hélas! Comme pour de nombreux musées, les portes restent provisoirement interdites au public, faute de personnel surveillant. Provisoirement, car il est question de les rouvrir bientôt.

Autre point particulièrement attrayant à proximité : la Maison d'Erasmus, rue du



Anderlecht : la place de la Vaillance, quelque peu banalisée par la démolition d'immeubles anciens, a néanmoins conservé un prestigieux témoin de l'architecture religieuse dans nos régions : la collégiale des saints Pierre et Guido qui marie admirablement le gothique rayonnant au gothique flamboyant.

Chapitre, 31, où, d'année en année, s'accumulent des trésors érasmiens dans un cadre vraiment évocateur. Le grand philosophe y vint plusieurs fois et y demeura cinq mois en 1521. Il avait une vraie prédilection pour ce havre brabançon.

Malgré des erreurs difficilement réparables, ce quartier d'Anderlecht est vraiment intéressant car, outre les trois points majeurs cités ci-avant, il reste des ruelles typiques, bordées encore de maisons modestes précédées de jardins en forme de talus où s'épanouissent des fleurs simples. Nous pensons notamment à la rue Saint-Guidon, à la rue Porselein où, par les dimanches ensoleillés, les habitants bavardent aux terrasses rustiques, en jargonnant ce savoureux patois bruxellois qui ignore nos stupides querelles linguistiques, puisque flamand

et français (un peu approximatifs) fleurissent tour à tour sur les lèvres des causeurs. Comme c'est bon de les écouter. En dehors de ce qui s'offre à nos yeux, il y a aussi tout le passé de traditions et de piété populaires.

Saint Guido, humble paysan brabançon, vécut au X^e siècle; il fit le pèlerinage en Terre Sainte. Sa piété édifica ses contemporains et, après sa mort, les miracles fleurirent.

De nombreuses coutumes pieuses s'établirent au cours des temps. Saint Guido s'était signalé par sa bonté pour les bêtes : elles furent donc incluses dans les manifestations et notamment les chevaux participèrent à la grande procession du lundi de la Pentecôte. De jeunes paysans y paraissaient montés sur de lourds chevaux brabançons ornés de rubans et de fleurs.

Ils faisaient trois fois, au galop, le tour de la collégiale. Toujours juché sur son destrier, le vainqueur pouvait remonter la nef principale jusqu'au chœur où il recevait une médaille d'argent et aussi, paraît-il, un chapeau de roses.

En 1631, l'archiduchesse Isabelle accorda Son Haut Patronage pour la création de la confrérie des cochers et des carrossiers qui se mêla aussi aux cortèges pieux.

Ces manifestations connurent des hauts et des bas; elles disparurent sous le régime français pour renaître au XIX^e siècle. La première guerre mondiale leur porta un coup fatal. Un essai de reconduction eut lieu pendant la deuxième guerre. On se rappela que jadis la Confrérie des Cochers et des Carrossiers avait sa chapelle vouée aux saints Eloi et Guido en l'église Notre-Dame des Vic-

toires au Sablon. C'était de là que, le mardi de la Pentecôte, ils se rendaient à Anderlecht pour vénérer leur saint protecteur.

Il nous souvient d'avoir assisté à ce renouveau : juchée sur un vieux mail-coach avec d'autres journalistes, nous avons cahoté jusqu'à Anderlecht. L'initiative fut sans lendemain et c'est dommage.

De toutes les coutumes aujourd'hui disparues, il ne reste que le marché annuel institué par arrêté de Guillaume I^{er}, souverain de l'éphémère royaume des Pays-Bas, arrêté daté du 27 mai 1825. Les Bruxellois et les habitants du Payot-

tenland connaissent bien ce marché; il a lieu le mardi après le dimanche qui suit le 12 septembre, fête de saint Guido. On y vend des fleurs, des plantes et aussi des animaux.

Mais où sont les cortèges d'antan, les gros chevaux décorés de fleurs et de rubans dont le bruyant galop animait le parvis de la collégiale?

(à suivre)

Charles De Groux (1825-1870) : le pèlerinage de Saint Guido à Anderlecht. Hélas, cette tradition populaire, haute en couleur, n'est plus aujourd'hui qu'un touchant souvenir.

(11) Voir également « Brabant Tourisme » n^o 2, 3, 5 et 6/1983, n^o 2, 4, 5 et 6/1984, ainsi que les n^o 1 et 2/1985.



Suzanne Cocq

l'expression idéalisée

par Frédéric GERARD

Nous avons entamé, voici quelques numéros, la présentation d'artistes brabançons peu connus ou oubliés. Poursuivant dans cet esprit, il nous a paru intéressant de reparler de Suzanne Cocq, cette artiste qui, de son vivant, fut fort prisée du public mais qui, vers la fin de sa vie et après sa mort survenue en 1979, fut hélas vite oubliée.

Le monde des arts, fort ingrat, ne fit pas d'exception pour elle. Si l'artiste ne se rappelle pas au bon souvenir du public, celui-ci, attiré par d'autres événements, l'a perdue de vue. La Galerie Alfican tenta bien de la faire revivre dans les cœurs des Bruxellois, lors d'un hommage qu'elle lui rendit en 1980.

Suzanne Cocq, née à Ixelles le 12 juin 1894, fut toujours amoureuse de Bruxelles et du Brabant. Bien qu'ayant voyagé à de nombreuses reprises en Europe, c'est toujours sa région qu'elle peignit, grava avec prédilection.

Mais comment aborder l'œuvre de Suzanne Cocq? Nous pourrions le faire chronologiquement quand, vers 1910, elle annonce à son père Fernand Cocq (le futur député et bourgmestre d'Ixelles) que son destin sera la peinture, le métier d'artiste. Ce dernier fort surpris ne l'empêcha pas néanmoins de suivre les cours d'arts décoratifs, puis de se rendre à l'Académie de Bruxelles dans la classe de Constant Montald. Elle y rencontre Maurice Brocas, son futur époux (ils s'uniront en 1919). Vers les années 20, ils entreprennent ensemble leur aventure artistique.

En 1924, elle expose pour la première fois en compagnie

exclusive de son mari. Après cette exposition, elle rencontrera le public vingt et une fois jusqu'en 1973 où elle décida de ne plus exposer.

Nous pourrions également aborder l'œuvre de Suzanne Cocq d'une manière technique et stylistique.

Elle commence par pratiquer le dessin de 1912 à 1918, époque où elle travaille simultanément le dessin et la gravure. Ces deux techniques, travail de la ligne pure, sera à la base de toute l'œuvre de Suzanne Cocq. H. Kerels disait justement : « Celui qui entreprendrait une étude approfondie de sa peinture doit arriver à la conclusion que son art est surtout le fruit d'une vision graphique ».

Très vite, le dessin architecturé et minutieux se verra aquarellé ou gouaché de teintes pastels.

Dès 1923, elle expose quelques œuvres au Cercle Artistique et Littéraire où cette gouache de 1922 aurait pu figurer (avenue Louise).

Remarquons la modernité de la composition: l'avant-plan occupé essentiellement par l'arbre dénudé, il nous permet seulement d'apercevoir au travers de ses branches ce maigre tronçon de l'ancienne avenue Louise.

L'avant-plan illustre donc clairement son goût pour le graphisme; nous pouvons y déceler le plaisir qu'elle a eu de dessiner les lignes torturées des branches.

Regardons cette autre gouache de la place Louise en 1924 pour nous confirmer l'importance du graphisme dans son œuvre, dès le début.



Suzanne Cocq et Maurice Brocas dans l'atelier de Constant Montald (1915).

Suzanne Cocq : « La porte de Hal », 1924 (dessin).



Suzanne Cocq : « La place Louise », 1924 (gouache).



L'art graphique de Suzanne Cocq

Depuis les années 1920 jusqu'à la fin de sa vie, Suzanne Cocq réalise ses œuvres de la même manière. A l'image des anciens, elle conçoit tout d'abord un dessin préparatoire très précis. Certains de ceux-ci restent à l'état de projet et sont complétés par de multiples indications de couleurs qui permettront à l'artiste d'imaginer l'œuvre terminée dès avant sa mise au net. Le peu de différence entre les projets et les tableaux exécutés nous incite à penser que Suzanne Cocq laisse peu de place à la spontanéité. En ce sens, elle se démarque quelque peu de l'art naïf où d'aucuns ont voulu la ranger parfois même comme précurseur.

Le graphisme de l'artiste est l'expression d'une vision optimiste du monde, une vision évitant tout détail ne contribuant pas à son idéalisation de la vie, de la nature et du milieu où elle vit.

C'est surtout la nature qui a marqué l'esprit de Suzanne Cocq, la nature au sens large du terme: la nature et son influence sur la vie des hommes; le monde paysan, la campagne, les arts et la religion populaires. En fait Suzanne Cocq, par son activité artistique, réalise son retour aux sources, aux valeurs vitales et premières. Dès ce moment, elle voit le monde avec un regard neuf mais point naïf; elle ne se veut pas aliénée par les différents mouvements artistiques, ni par le monde moderne et les multiples progrès techniques dont elle a vécu l'évolution.

Que ce soit au crayon ou dans les différents types de gravure, son trait vif et léger écrit en quelques lignes sobres la composition générale de son œuvre. Celle-ci, synthétique, claire et précise favorise la méditation. Bien sûr, de nombreux coins de ville ne suscitent pas la réflexion au sens propre mais plutôt une certaine nostalgie de notre Bruxelles d'avant la campagne des grands travaux (peut-être est-ce tout de même une méditation sur notre avenir urbanistique).

Suzanne Cocq étudia patiemment les différentes techniques de gravure. Le choix judicieux de la technique par rapport à la volonté d'expression dénote une connaissance profonde du métier de graveur et des limites de ses différents emplois. Un burin sera utilisé pour donner plus d'expression à une ligne légère dans une composition aérée. Une aquarelle sera employée afin de créer une ambiance générale, une présence sous-jacente... Ce sont des œuvres toujours claires et sobres que l'artiste nous propose. Sa recherche peut se résumer en ces termes : un minimum de moyens pour l'expression d'un maximum de sentiments.

Très souvent, Suzanne Cocq y parvient sans peine, sans repentir et nous sentons bien au regard de ses œuvres que, dès avant le premier trait, elle a déjà toute la gravure composée dans sa tête.

En haut de la page : Suzanne Cocq : « La porte de Namur », 1924 (gouache).

Ci-contre : Suzanne Cocq : « Avenue Louise », 1922 (gouache).

L'art pictural

Des ses débuts, l'artiste réalise conjointement des gravures, des dessins, des gouaches et des aquarelles. Elle expliqua sa conception de la peinture en accordant une interview à A. Salmon, en 1959. Elle dit en substance : « En peinture, tout est facile. Le tableau m'est donné : impression extérieure ou vision intérieure après une sensation sur place quand j'ai quitté l'endroit. Le tableau est souvent exécuté après l'impression première, quand cela s'accorde à mon état, quand il coïncide à mon passage intérieur ». Avant tout pour moi, un tableau doit avoir une structure, un rythme. Celui-ci s'établit suivant une proportion mathématique qui, à mon étonnement, lorsqu'elle me satisfait, est le « nombre d'or ». Ce « nombre d'or » n'est pas rigide, il est souple; l'esprit de finesse se conjugue en lui à l'esprit de géométrie. Pour moi, toute la beauté est dans ce temple grec dont chaque partie est une forme mathématique équilibrée, mais il en résulte une impression de vie, accusée par de minimes changements de proportions rompant ce que la forme pourrait avoir de sec. Etabli selon les principes de composition et d'équilibre des masses colorées, chaque tableau est, en outre pour moi, un espace humain où l'homme se retrouve et s'exalte. Je veux que le spectateur ait le désir de s'y promener; je veux que mes fleurs lui donnent le plaisir d'en respirer le parfum. Au-delà de la réalité, je cherche autre chose, une vision de l'invisible ».

Cette déclaration éclaire le public et même certains critiques sur les conceptions picturales de Suzanne Cocq. Loin de ce réalisme où l'on désire la cantonner, l'artiste cherche à exprimer l'indicible, l'invisible au travers d'une réalité poétique.

Il se désire rendre ce monde dans des œuvres aux paysages et aux natures mortes idéalisées. On pouvait lire dans la « Libre Belgique » du 2 avril 1953 que « L'originalité de Suzanne Cocq, c'est qu'avec un métier méticuleux, précis, elle ne peint pourtant rien « comme il est »; à la manière des primitifs ou même des renaissants, elle use de la perspective. Elle n'en abuse pas, toujours à mi-chemin entre la réalité et le rêve ».

Il est en grande partie cette ambiguïté de la représentation d'un monde à la fois réel et onirique qui crée dans l'esprit du public un mécanisme d'imagination et le passage vers un monde merveilleux.

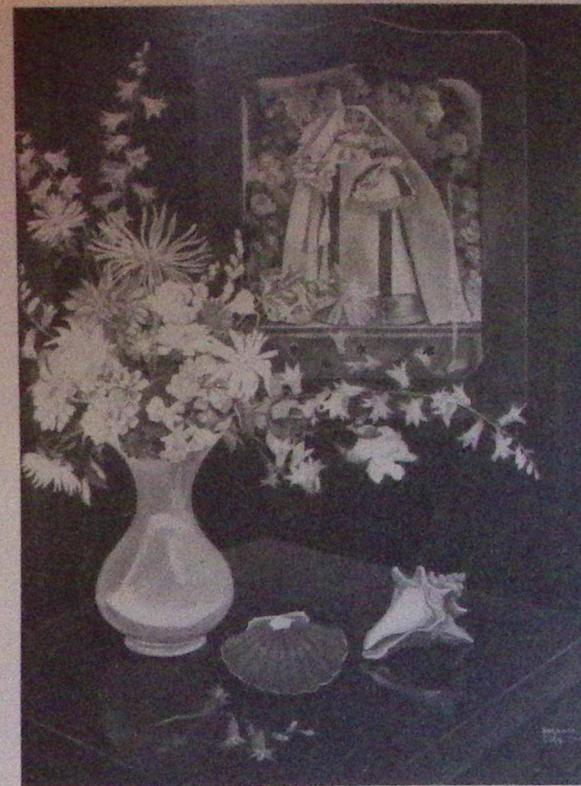
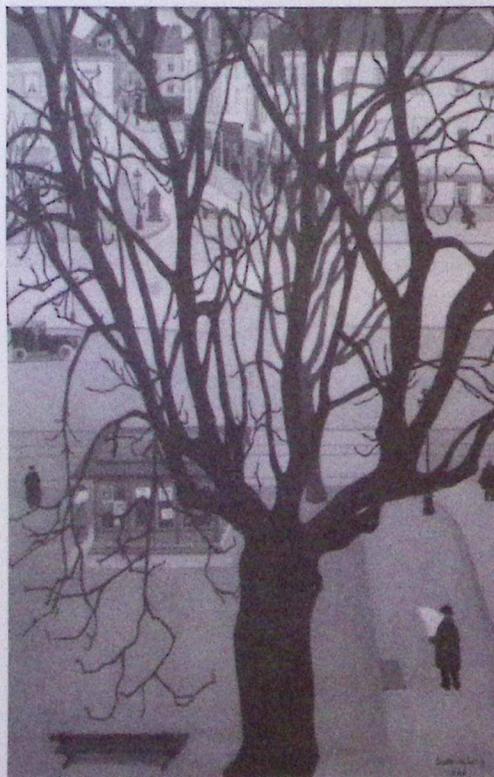
Participant à cela, l'esprit de ses œuvres se rapproche de celui des anciens bien que sa technique ne soit pas fort semblable. L'artiste conserve sa personnalité tout en rappelant que déjà au XVI^e siècle, l'art avait atteint la perfection.

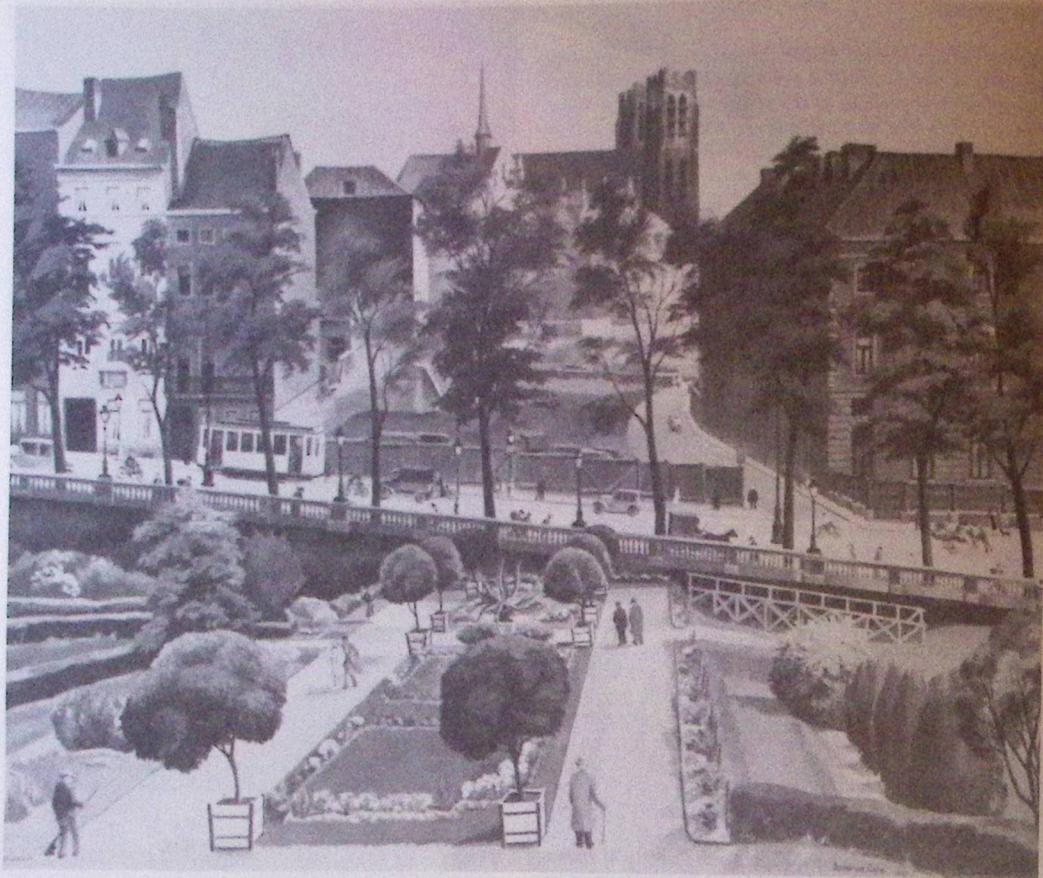
De même, son désir de proportions et de structure est tellement ancré en elle qu'inconsciemment elle base ses tableaux sur le nombre d'or.

En d'autres termes, Suzanne Cocq tente d'exprimer que, bien avant le XX^e siècle, la beauté à l'image de la nature avait atteint la perfection. C'est en artiste humble qu'elle nous montre sa vision poétique, non en voulant réinventer l'art pictural

En haut de la page : Suzanne Cocq : « Bouquet et coquillage », 1930 (gouache).

Ci-contre : Suzanne Cocq dans son atelier en 1972.





Suzanne Cocq : « Le Jardin botanique », 1949 (gouache).

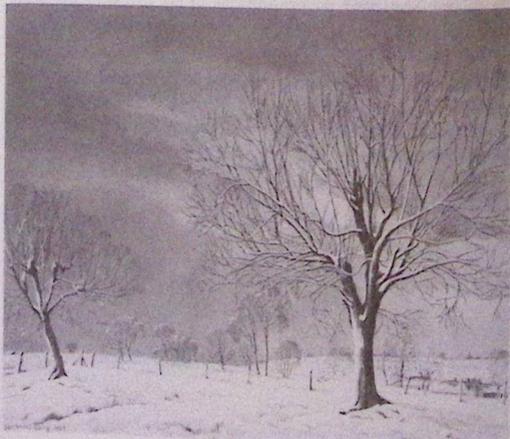
mais en apportant un regard sur la vie et la nature, un point de vue personnel loin de tout mouvement artistique. C'est une coloriste sensible qui entreprend, d'abord exclusivement à l'eau, ensuite, à partir de 1944, également à l'huile des œuvres peintes. Chez elle, nul ton criant, nul à-plat massif, nul opposition chromatique. Souvent l'artiste cherche des harmonies douces et tendres. Toujours tournée vers la nature, c'est auprès d'elle que Suzanne Cocq trouvera les tons délicats. Ici encore, le peintre est à la frontière du rêve et de la réalité. Ses teintes inspirées du monde végétal sont éclairées d'une lumière onirique qui envoûte le spectateur et l'emmène dans un univers de songes guère éloigné du Grand Meaulnes.

Son œuvre picturale peut se diviser en trois parties :

- les paysages forment la plus grande entité de son travail: on peut les subdiviser en neiges, marines, impressions campagnardes et urbaines;
- les natures mortes;
- les portraits.

Chacune d'elles nous permet d'entrevoir un aspect de son tempérament d'artiste. Bien que les paysages, comme nous

Suzanne Cocq : « Le pré en hiver », 1969 (gouache).



Suzanne Cocq : « Crépuscule au Parc », 1951 (huile).

Suzanne Cocq : « Le boulevard Saint-Michel », 1956 (gouache).



l'avons dit, nous éclairent sur son travail de composition, structures et rythmes, ils nous permettent de concevoir sa vision originale du monde qui l'entoure.

Les natures mortes, quant à elles, nous mettent en contact avec son goût pour l'art populaire, le regard des humbles vis-à-vis de la religion et de l'irrationnel.

Les portraits nous montrent les recherches d'expression qu'a faites l'artiste. Ils dénotent souvent une certaine mélancolie teintée d'ingénuité.

L'art de Suzanne Cocq, sensible et calme, ne cherche nullement à agresser ou à provoquer le public. Il n'en est pas pour autant gratuit, inintéressant et sans valeur. Son but n'est pas de révolutionner l'art mais bien d'exprimer sa vision personnelle, ses sentiments.

Dans un cadre général conventionnel, elle recrée un monde écrit de sa main, composé par une grammaire personnelle ne dépendant d'aucune mode et d'aucun mouvement; ce qui lui procure son authenticité, sa force, son intérêt et sa valeur.

Le travail sincère de l'artiste restera pour nous une étape de calme et de repos dans l'évolution frémissante de l'art moderne.

Aspects de Ramillies

par Joseph DELMELLE

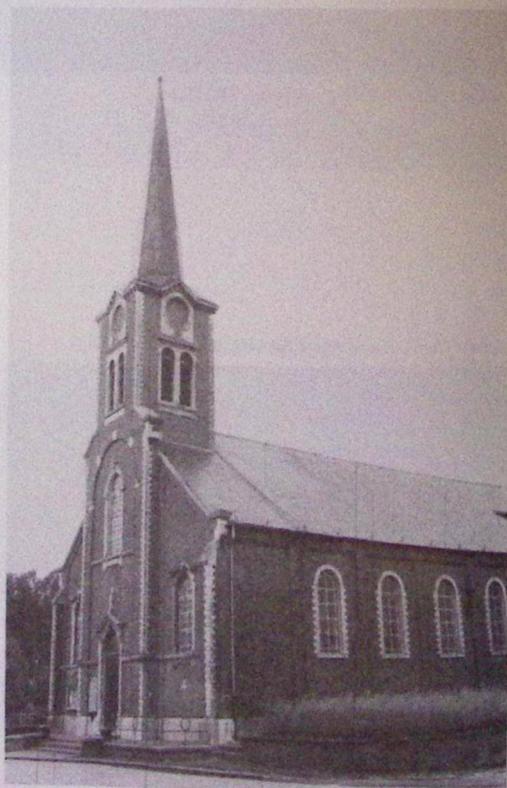
Ramillies! Pour y arriver, diverses routes s'offrent à nous. Il y a, entre autres, celle balisée par le « Groupement des Syndicats d'Initiative de la Meuse namuroise » avec l'aide de la « Fédération du Tourisme de la Province de Namur », baptisée « Route Fermes et Tumuli de Hesbaye », et, proposant un itinéraire tout différent, « La Route vagabonde » ayant fait l'objet d'un opportun commentaire d'Yves Boyen édité, sous forme de brochure, par la « Fédération touristique de la Province de Brabant ».

Ramillies relève du Brabant mais appartient à une région : la Hesbaye, que se partagent plusieurs de nos provinces : Brabant, Namur, Liège, Limbourg et, aussi, Hainaut. Il y a un siècle, Eugène Van Bommel esquissait en ces termes le portrait de ce large ruban de terre étalé quasi parallèlement à la faille Meuse-Sambre : « La Hesbaye se compose d'un immense plateau, assez monotone, assez banal en apparence, faiblement ondulé, très fertile et bien cultivé, peuplé de villages vivant dans l'aisance mais qui ne diffèrent presque point les uns des autres. La petite et la grande Gette, même la Méhaigne, qui est pourtant un affluent de la Meuse, ne promènent leurs méandres qu'autour de quelques plis de terrains, sans rochers et sans collines. C'est peut-être la partie de la Belgique la moins pittoresque et la moins recherchée du commun des touristes, bien qu'elle ne manque assurément pas d'intérêt lorsqu'on la visite en détail... ».

Les indications fournies par Eugène Van Bommel pourraient être complétées et précisées au moyen d'extraits de maints auteurs dont le Français Albert Demangeon qui faisait observer que la Hesbaye est :

En haut de la page : John Churchill, duc de Marlborough, tel que l'a représenté une certaine imagerie populaire.

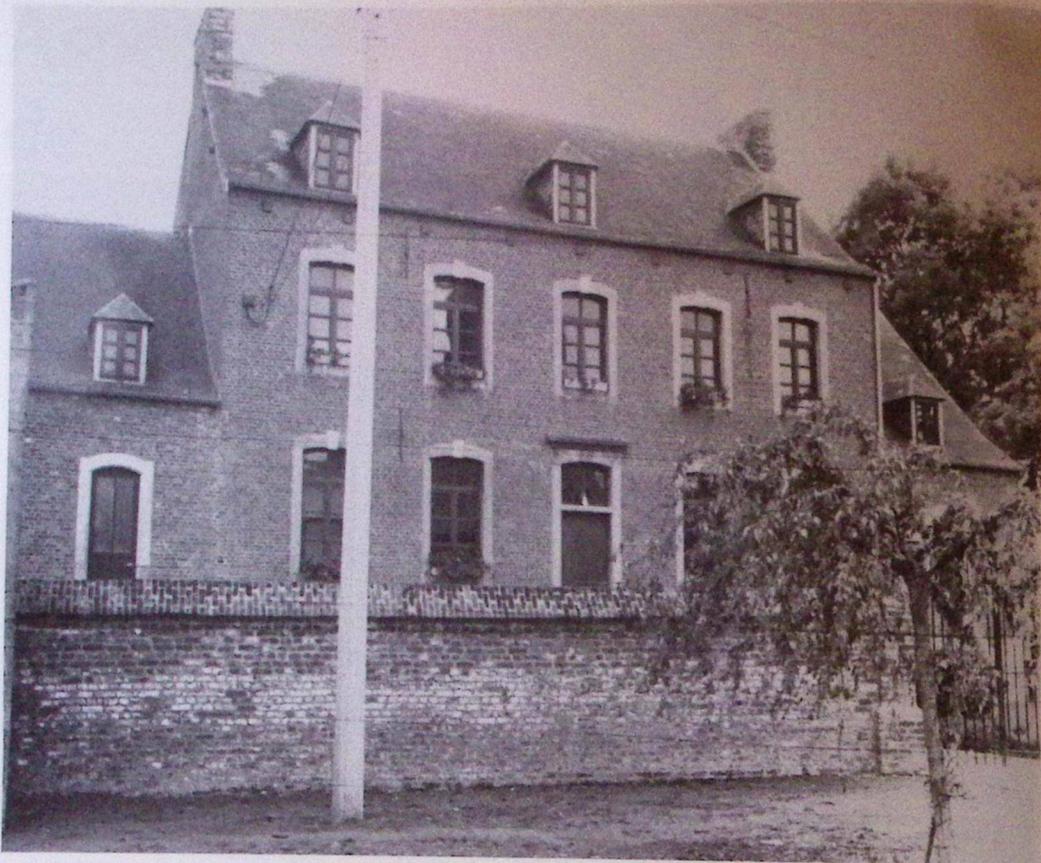
Ci-contre : L'église Saint-Hubert, à Ramillies, est un monument, sans grand caractère, édifié, en 1868, par l'architecte Emile Coulon.



Ramillies : le monument, élevé à la mémoire des héros des deux dernières conflagrations mondiales, voisine un trophée de guerre, qui évoque de bien douloureux souvenirs.

« ... composée de plaines uniformes et de terres arables par excellence. La culture en a extirpé les arbres, mais a laissé des bocages d'arbres fruitiers, où les pommiers dominent. Elle ouvre de vastes champs à la charrue, qui sont parmi les régions les plus fertiles de l'Europe. La culture s'y caractérise par la production intensive du froment et de la betterave à sucre... Les sucreries de la Hesbaye font de la Belgique l'un des plus grands fabricants de sucre du monde. Le fermier habite un type remarquable de ferme, composée d'énormes bâtiments rangés autour d'une cour pavée; leur aspect de forteresse semble les préparer à jouer ce rôle, car plusieurs ont servi de réduit défensif pendant les batailles; ainsi les fermes de Hougoumont, de Papelotte, du Mont-Saint-Jean près de Waterloo. On circule aisément sur ces larges croupes aux tranquilles horizons; à toutes les époques elles ont vu défile les armées; elles sont semées de noms de batailles, quelques-unes rappellent même plusieurs rencontres : Neerwinden, Ramillies, Ligny, Waterloo, Seneffe, Fleurus, Fontenoy. Elles ont été de tous temps un chemin de soldats... ».

En dépit de son relief très peu accidenté, d'une certaine uniformité engendrant une monotonie pouvant être source d'ennui, la Hesbaye, qui se révèle extrêmement riche en enseignements sur les plans de l'archéologie et — surtout — de l'histoire, ne manque assurément pas de beauté ni de charme. Désiré-Joseph d'Orbaix, qui était de Thorembais-les-Béguines par la naissance et le cœur, a exprimé la poésie de ce pays « austère et somptueux » et son ami, le regretté Louis Bourgaux, en a parlé avec enthousiasme dans une page, demeurée inédite, qui nous a été confiée par sa fille : « Hesbaye, terre privilégiée! Un mystérieux mécène l'a revêtu de ce riche manteau de limon qu'elle étale en longues et molles ondulations. En la parcourant, on s'aperçoit qu'elle dégage une réelle impression de confort et de reposante aisance. Ses coteaux comme ses dépressions, rien que par leurs configurations pleines et massives, portent en eux les caractéristiques d'une force aussi souveraine que placide. La cohésion et la densité de leurs éléments, tout en exigeant un patient et rude labeur, dispensent à l'homme la fécondité et la



Ramillies : la cure, située près de l'église, est une élégante construction (seconde moitié du XVIII^e siècle) avec encadrement de fenêtres en pierre bleue.

Ramillies : la ferme du Wayaux à proximité de laquelle se situe la dépression qui permit au duc de Marlborough, lors de la bataille de Ramillies, de déplacer sa cavalerie, à l'insu des Français, et de donner le coup de grâce aux troupes du maréchal de Villeroi.



splendeur de lourdes floraisons... ».
Louis Bourgaux ajoutait :

« Hesbaye au puissant limon sur lequel déferle, aux jours fortunés, la marche ocellée des moissons! Glaïse aux purs et irrésistibles levains qui agissent avec une maestria sans égale dès les premiers effluves : les darniers se parent alors du frisson dru et folâtre des jeunes trèfles et céréales! Le temps s'ingénie à orchestrer la végétation champêtre jusqu'à la transformer, en majeure partie, en une ardente et compacte toison dorée. Terre hesbignonne, resplendissante de santé et de vigueur!, dès juillet, tu apparais comme un immense ostensor qui offre à l'effort de l'homme les capiteux parfums de ta généreuse alchimie!... »

**

D'où que l'on vienne, avant d'atteindre Ramillies, il faut traverser un morceau de Hesbaye, naviguer plus ou moins longuement au milieu des sillons, des blés en herbe ou des



Scène champêtre à Ramillies. Les bovins ont remplacé les belligérants. Qui s'en plaindra?

La Haute Cense ou ferme Fontaine, construite au XVII^e siècle, est le seul édifice de Ramillies qui porte encore quelques traces de la bataille du 23 mai 1706.



vagues ondulantes et dorées des moissons. La Hesbaye, c'est l'environnement, le décor, le cadre mettant le village en vedette mais, quand on aborde celui-ci, on est tout d'abord assailli par un souvenir assez vague, qui est celui d'une bataille.

Ce souvenir, c'est celui du fameux affrontement du 23 mai 1706 qui fit subir au maréchal de Villeroi, lui infligée par le duc de Marlborough, une sévère correction qui se serait métamorphosée en débandade et en désastre si, commandée par Pierre Bosseau — natif de Nismes, dans l'Entre-Sambre-et-Meuse namuroise —, la cavalerie belge, au service du camp franco-espagnol, n'avait couvert l'infanterie de Louis XIV!

Nombre d'essais, les uns copieux, les autres assez sommaires, ont été consacrés à la bataille de Ramillies. C'est sur base de ces travaux qu'il y a lieu d'évoquer les faits. Ces contributions à la connaissance de cet épisode de la « Guerre de la Succession d'Espagne » ont notamment pour auteurs le lieutenant-général Albert Nyssens (articles publiés dans le journal *Le Soir* à diverses dates dont le 28 décembre 1961), Marcel Chambord (suite d'études sur « Les grandes Epoques de la Pensée

militaire » ayant été insérées dans la revue *L'Armée - La Nation*; le chapitre relatif à Ramillies et à la grande guerre de manoeuvre de 1702 à 1713 a figuré au sommaire de ce périodique à la fin de 1959 et au commencement de 1960). Henri Bernard, Professeur à l'École royale militaire (conférence donnée le 23 novembre 1959 aux « Midis du Tourisme » de la Fédération touristique de la Province de Brabant), etc. Ces études, comme d'autres ayant trait à la tragique rencontre du 23 mai 1706, sont généralement fondées sur des relations du temps dont, en particulier, les **Mémoires militaires relatifs à la Succession d'Espagne** du lieutenant-général de Vault et la correspondance du maréchal de Villeroy (ou Villeroy). Mais, avant tout, il faut remettre, en mémoire du lecteur, la cause des guerres de la Succession d'Espagne.

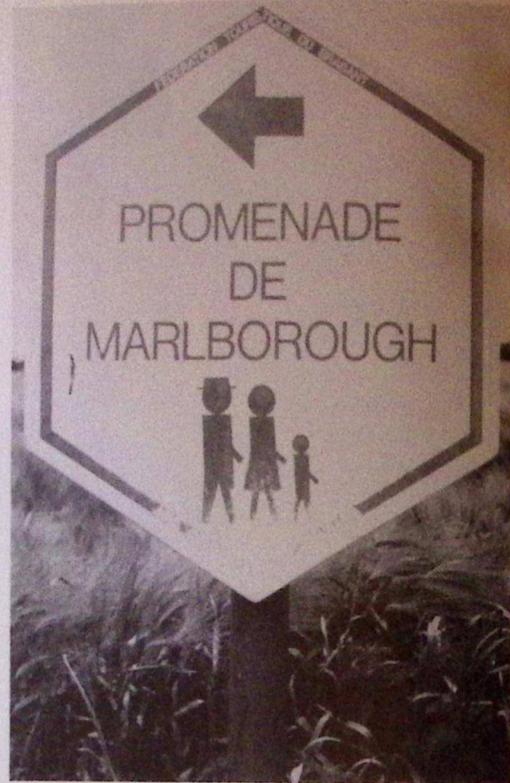
En fait, la guerre (ou les guerres) de la Succession d'Espagne est amorcée en 1700. Nous faisons alors partie intégrante de la couronne d'Espagne (qui, toutefois, ne s'est guère souciée de nos provinces, sinon pour les pressurer comme une colonie). Or, en 1700, Charles II, roi d'Espagne, passe de vie à trépas après avoir désigné, comme héritier, en vertu des droits de la reine Marie-Thérèse, fille de Philippe IV d'Espagne, épouse de Louis XIV, décédée en 1683, le second petit-fils de Louis XIV, le duc Philippe d'Anjou, qui a 17 ans.

Charles II meurt le jour de la Toussaint 1700 et, bientôt, sa volonté testamentaire suscite des réactions belliqueuses qui contraignent Louis XIV à prendre des précautions, dont celle d'établir ses troupes chez nous afin de garantir l'intégrité du royaume espagnol. Cette manoeuvre d'auto-défense est considérée comme une provocation et une menace pour les adversaires traditionnels de la France et leurs amis du moment. L'Angleterre, la Hollande, l'Autriche et la Diète impériale de Ratisbonne s'associent pour former la Grande Alliance. En 1702, John Churchill, duc de Marlborough, est promu commandant en chef des forces britanniques, allemandes et hollandaises cantonnées dans les Pays-Bas (du nord). Finalement, l'agression prévue se produit. Marlborough pénètre donc dans nos provinces afin d'en extirper les français ou, plus exactement, les Franco-espagnols. Et c'est alors que se produit, entre autres engagements importants, la bataille dite de Ramillies... qui, en réalité, s'est déroulée depuis Autre-Eglise jusqu'à Taviers, le premier de ces villages étant situé en Brabant, comme Ramillies et Offus — dépendance ou annexe, pourrait-on dire, de Ramillies —, et le second dans la province de Namur.

Dans notre essai historico-touristique : **La Belgique des Champs de Bataille**, sorti aux Editions Rossel, nous avons rappelé les antécédents de la bataille de Ramillies.

Dès 1702, les Franco-espagnols entreprennent la fortification des « Lignes du Brabant », retranchements terrassés couverts par un fossé ou un cours d'eau et des inondations. Ces lignes partent des environs d'Anvers et, depuis Aarschot jusqu'à Jodoigne en passant par Tirlemont, suivent le cours du Démer puis celui de la Grande Gette, ou Gêthe, avant de rejoindre la Meuse, à hauteur de Huy, via Merdorp. Les travaux se poursuivent jusqu'en 1704.

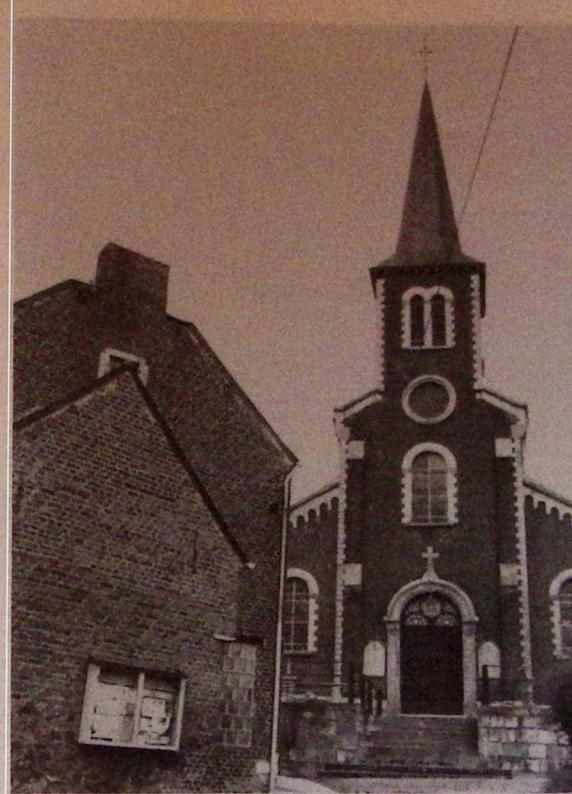
En 1705, Marlborough attaque mais, auparavant, effectue une manoeuvre destinée à tromper l'ennemi. Il quitte Maastricht, se dirige vers Trèves et donne l'impression de vouloir pénétrer en France par la vallée de la Moselle. Le maréchal François de Villeroy, responsable des « Lignes du Brabant », se porte alors en avant de la position fortifiée franco-espagnole afin de s'emparer de Huy et de Liège et de contraindre éventuellement l'armée de la Grande Alliance en mangeant « tout le pays en avant ». Villeroy est à Liège lorsqu'il est informé du



La Promenade de Marlborough (6,5 km), créée conjointement par notre Fédération Touristique et l'Administration communale de Ramillies, permet aux touristes de visiter le site du champ de bataille de Ramillies.

retour inattendu de Marlborough. Dès lors, il réintègre les « Lignes du Brabant » derrière lesquelles il installe ses troupes le 3 juillet. Le 17, l'attaque se produit. Le 18, Marlborough enfonce la position à Wange et les Franco-espagnols, ou armée des Deux-Couronnes, se retranchent derrière la Dyle. Des dissensions opposent alors les commandants de la Grande Alliance et Marlborough se trouve dans l'obligation de remettre l'offensive à plus tard et de temporiser.

Les hostilités se poursuivent, mais ailleurs. En 1706, les adversaires se retrouvent en Hesbaye. Le 19 mai, Marlborough, dont les troupes sont cantonnées aux environs de Maastricht et de Bilzen, se met en mouvement et Villeroy se porte sur Tirlemont. Le 22, l'armée de la Grande Alliance se trouve dans la région Léau-Corswarem tandis que celle des Deux-Couronnes occupe Jodoigne. Dans la nuit du 22 au 23, Marlborough donne l'ordre, à son adjoint Cadogan, de pousser vers Ramillies avec un détachement de cavalerie pour y établir un camp destiné à accueillir ses troupes dès le lendemain. Villeroy ordonne à son armée de se déployer. Arrivé à l'aube du 23 sur les lieux, Marlborough observe les Franco-espagnols, se rend compte de l'état du terrain — détrempe! — et



Offus : l'église Saint-Feuillien (1863-1864), de style néo-classique, est un modeste édifice construit d'après les plans de l'architecte Emile Coulon.

du relief. Villeroy a réparti ses troupes sur une distance de 5 km approximativement, adoptant un dispositif de défense à allure concave. Marlborough dispose son armée sur un front convexe afin de pouvoir aisément transférer ses unités d'une aile à l'autre par la corde de l'arc, sans perdre un temps pouvant être précieux.

Marcel Chambord, évoquant la bataille de Ramillies opposant les 60.000 hommes de Marlborough aux 62.000 de Villeroy, a fait remarquer que :

« L'armée française se déploya en un arc de cercle concave, en deux lignes s'appuyant sur Autre-Eglise (à gauche), Offus et Ramillies (au centre); sa droite, constituée par la majeure partie de la cavalerie, avec un poste avancé d'infanterie à Taviers, se trouvait en avant du plateau de Hottomont. Gauche et centre étaient couverts par des prairies marécageuses. Vers 13 heures, l'armée anglo-hollandaise prit son dispositif au contact, sur deux lignes, entre Folx-les-Caves et Branchon, cavalerie aux ailes, avec une réserve de 21 escadrons. Marlborough effectua vers 14 heures une attaque sur Autre-Eglise, suivie d'une forte pression de cavalerie à l'aile Sud. Après une mêlée disputée et confuse, la droite franco-espagnole fut dis-

persée. Villeroy avait affaibli son centre pour renforcer sa gauche d'abord, sa droite ensuite. Marlborough en profita pour lancer sur Ramillies une attaque combinée : 12 bataillons, 17 escadrons et 24 canons, qui réussit, vers 18 heures à détruire la garnison. Villeroy chercha à refuser sa droite en la mettant en potence sur la ligne Offus, Geest-Gérompont, mais Marlborough ne lui en laissa pas le temps, exploitant le désordre des arrières immédiats. Offus, à la charnière, tomba; l'aile gauche fut débordée; la cavalerie poursuivit jusqu'à 2 heures du matin. Les Franco-espagnols perdirent 14.000 hommes et presque toute leur artillerie; les Alliés moins de 4.000. Ces chiffres montrent que la bataille avait été conclue de façon décisive. Exploitée à fond, elle eut des résultats stratégiques considérables... ».

La victoire obtenue par Marlborough est, au premier chef, le résultat d'une feinte dont Villeroy a été dupe. Le chef de l'armée de la Grande Alliance a donné l'impression de vouloir attaquer au nord tout en gardant son front de fixation au centre. Puis, il a déplacé rapidement sa cavalerie vers le sud afin de porter, dans cette direction, son attaque décisive. Mais, pour réussir, cette manoeuvre devait s'accomplir hors de la vue de l'adversaire, en partie tout au moins. Or, sur deux kilomètres environ, de la ferme du Wayaux (ou Woyaux) jusqu'à l'ouest de Folx-les-Caves, existe une dépression ayant favorisé ce déplacement décisif. Venant du secteur de Folx-les-Caves, qui est proche d'Autre-Eglise, la cavalerie de Marlborough allait donc disparaître à la vue des Franco-espagnols jusqu'au-delà de la ferme. Ce n'est qu'arrivés hors de la dépression que les escadrons seront visibles de l'ennemi qui n'aura pas la possibilité de réagir efficacement, c'est-à-dire à temps. L'aile droite de l'armée des Deux-Couronnes craquera sous la rudesse de ce coup de boutoir. Virtuellement, la bataille peut alors être considérée comme terminée. Elle aura duré cinq heures.

Vaincue à Ramillies, l'armée des Deux-Couronnes subit d'autres défaites dont celle d'Audenarde, le 11 juillet 1708, et celle de Malplaquet, le 11 septembre 1709. Finalement, la Grande Alliance veut obliger Louis XIV, qui a demandé que s'engagent des pourparlers de paix, à employer lui-même les armes pour détrôner son petit-fils. Le roi de France ne pouvant évidemment accepter une telle solution — il dira que, s'il faut faire la guerre, mieux vaut la faire à ses ennemis qu'à ses enfants! —, les discussions sont rompues. Reprend la lutte, conduite cette fois, du côté franco-espagnol, par le duc Claude de Villars qui, à la fin de 1711, n'a plus, devant lui, qu'une Grande Alliance affaiblie par le retrait des forces anglo-hollandaises, le candidat à la succession au trône d'Espagne soutenu par les Alliés : Charles de Habsbourg, étant devenu empereur d'Allemagne... et Londres n'ayant pas envie ni intérêt à ce qu'il règne un jour sur la péninsule ibérique! Villars, cependant, garde, en face de lui, un stratège averti : le prince Eugène, et une coalition formée d'impériaux, de Prussiens, de Saxons, d'Hanoviens, de Danois... Utilisant un stratagème appliqué par Marlborough, il va remporter à Denain, une victoire permettant aux Deux-Couronnes de récupérer une bonne partie de ce qui a été perdu mais non les provinces belges qui, en 1713, sont attribuées à Charles de Habsbourg, empereur d'Allemagne sous le nom de Charles VI. Nous passons sous la domination de la Maison d'Autriche. Et nous demeurerons soumis à cette autorité pendant 80 ans.

L'histoire locale comporte évidemment bien d'autres faits que cette fameuse mêlée du 23 mai 1706. Ramillies, en effet, est un village de très ancienne origine dont — sauf erreur — l'étymologie toponymique nous révèle le fondateur : Ramilius,



Offus : le presbytère est une avenante construction blottie derrière son mur de clôture.

propriétaire foncier gallo-romain. La voie romaine de Bavay à Tongres passait à proximité. A cette route devait succéder la chaussée Brunehaut, dont on retrouve encore des traces ici et là. Le tumulus ou tombe d'Hottomont ainsi que le cimetière mérovingien découvert et fouillé voici trente ans, en 1955, à la limite de la localité, d'Autre-Eglise et de Folx-les-Caves, plaident aussi pour son antiquité.

Il ne saurait être question, ici, de rappeler les événements, d'une certaine importance ou d'une importance certaine, ayant jalonné l'itinéraire suivi pour en arriver jusqu'aujourd'hui. Disons simplement que, lors de la bataille du 23 mai (jour de la Pentecôte) 1706, le village, atteint par plusieurs dizaines de boulets, flamba et fut entièrement détruit (en ce qui concerne sa partie agglomérée). Par la suite, il souffrit encore plus d'une fois de la guerre, notamment le 20 septembre 1746, pendant un conflit appelé — quant à lui — de la Succession d'Autriche. Lors de cet engagement de 1746, opposant les Français aux Autrichiens, on déplora la mort de soldats des deux camps et l'église Saint-Philibert de Noville-sur-Méhaigne conserve une inscription à la mémoire de Jac-

ques De Soldi, qui servait sous le drapeau autrichien et faisait partie du régiment du prince Ferdinand de Ligne, tué à Ramillies. En 1914, le 18 août, les campagnes voisines virent le corps de cavalerie français du général Sordet s'opposer courageusement aux Allemands et finir par être contraint de se replier en direction d'Orbais, des deux Thorembois et de Perwez. En 1940 aussi, les Allemands, coupant au court à travers la Hesbaye, allaient être freinés dans leur progression et contraints de mettre en action leurs chars et leur artillerie. Des obus s'écrasèrent à Ramillies, provoquant la destruction, entre autres choses, d'une ferme qui avait été témoin de la rencontre de 1706.

Ramillies, donc, a beaucoup de souvenirs guerriers. Pourtant, à présent, une paix immense règne sur ce petit village, sujet d'un poème du regretté Eugène Goettgens, Liégeois de naissance, typographe de profession qui, lors de sa retraite, alla s'installer dans ce coin de la Hesbaye brabançonne — non loin de cette « Fontaine des Crapauds » où la tradition veut que Marlborough aurait fait boire son cheval — et, féru de poésie, cultivant l'amitié, fit partie des « Romans Scrijeus »,



Au cœur de la Hesbaye, Ramillies est un village voué à la culture, mais aussi à l'élevage comme en témoigne ce document.

participa à la création du groupement des « Plumes romanes » et écrivit quantité de vers dialectaux et français... Eugène Goettgens, qui aimait observer l'audace des mésanges, la confiance des moineaux, la fragilité des fleurs et l'étonnant graphisme des arbres, a donc composé ce poème :

*Bien qu'autrefois y vint en guerre
Malbrough dont on n'apprend plus guère,
entre deux maussades leçons,
la chanson aux petits garçons,
mon coin où les oiseaux s'inquiètent
au bruit d'un tracteur qui halète,
remplaçant les han d'autrefois,
attire peu de gens, ma foi!*

*Des pigeons ramiers qui roucoulent,
un ruisseau désuet qui coule,
des oiseaux aux suaves chants
saluant matins et couchants,
un clocher où les heures sonnent,*

*n'enchantent que peu de personnes
et mon village sans béton,
où prés et champs donnent le ton,
n'a même pas sur piédestal
un héros en carte postale!*

*Pourtant on y vient en vacances...
Bien sûr, ce n'est pas la Provence
mais on y est si bien chez soi
que l'on revient plus d'une fois.
C'est au cœur du Brabant wallon.
C'est là que je suis venu vivre
et Ramillies c'est son nom.
Tant mieux s'il est peu dans les livres...*

Eugène Goettgens avait raison : la Hesbaye n'est pas la Provence et, célèbre par la bataille qui s'y déroula mais néanmoins ignoré par les touristes ou promeneurs, Ramillies ne manque pas de charme.

Ce charme-là, le poème d'Eugène Goettgens que nous venons de recopier le définit et on le retrouve, d'aventure, dans



Offus : la Grande Cense, en forme de quadrilatère, est dominée par un beau corps de logis à deux niveaux derrière lequel se dresse une tour en épais moellons de grès.

Offus : la Cense Seny forme un bel ensemble de constructions rurales (XVIII^e siècle) en briques et moellons, auxquelles on accède par un porche en arc surbaissé.



les évocations, versifiées en wallon, que M^{me} G. Massart-Tilmant consacre au village : Ramillies, qui fut le berceau de son enfance. Il est fait de simplicité, de rusticité, de pittoresque paysan, de nuances saisonnières, de terre, de ciel, de vent, de soleil et de neige. Cela ne se décrit pas mais se regarde, se sent confusément, se respire, s'écoute, entre par tous les pores de l'âme, se savoure, devient délice, évasion, rêve!

A côté de ce charme, qui n'est pas nécessairement reçu de la même manière par tout le monde, il y a, notamment, les édifices, témoins de la vie des hommes du passé et d'aujourd'hui, avec, pour commencer, l'église. Œuvre de l'architecte nivellois Coulon, qui — au siècle dernier — a beaucoup travaillé dans le Brabant et a pratiqué une religion néo-gothique dépourvue de toute ferveur et d'imagination, cette église, dédiée à saint Hubert et achevée en 1868, est de plan classique et comprend trois nefs, sans transept. Elle possède un mobilier intéressant, des fonts baptismaux très anciens et deux dalles funéraires dont une, amoriée, est aux noms de l'« honorable homme Conrard Everarts en son temps mayeur de la court foncier du Rd Prêlat de Villers à Ramelie qui est décédé le 4e d'Aoust 1668 et damoiselle Marie de Noville son espouse qui est décédée le 21 de septembre... ».

Il y a l'église et, en face de celle-ci, le monument aux victimes des deux dernières guerres et un arbre ayant été planté en 1930, à l'occasion du centenaire de la Belgique indépendante. Et il y a, très proche, la cure, grosse maison qui semble avoir été construite au XVIII^e siècle et qui, de toutes façons, montre intérieurement un dessus de cheminée en stuc, de style Louis XV.

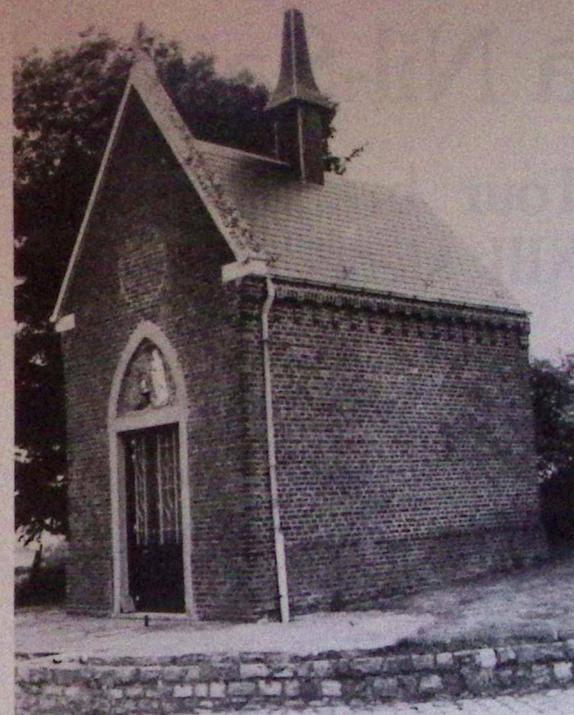
Un circuit, dénommé « Promenade de Marlborough » et couvrant 6,5 km, permet de lier connaissance avec l'essentiel du patrimoine historique et architectural de Ramillies. Partant de « Arbre du Centenaire », il emprunte la rue du Village, vers l'aviers, et se dirige vers la ferme Fontaine, ou Haute Cense, qui, édifiée au XVII^e siècle, aurait eu ses murs (réparés depuis, on s'en doute!) atteints et percés par plusieurs boulets lors de la bataille de 1706. Un porche-colombier monumental permet d'accéder dans la cour de cette exploitation agricole forissant quadrilatère. Plus loin se dresse une chapelle (d'autres statoires paysans jalonnent notre itinéraire) d'où nous mettons le cap sur le quartier de La Frête puis sur la ferme du Woyaux (ou Woyaux) qui, nous le savons, a été l'un des points de la stratégie de la dissimulation du duc de Marlborough en 1706. Devant la ferme, entre celle-ci et le village — qui est tout en étirement —, s'étend une campagne dite « la Somme » et, parfois, « Campagne de Rome ». C'est derrière que s'allonge la dépression ayant permis à John Churchill de masquer le transfert de sa cavalerie. Ce déplacement aurait également été camouflé par des haies ou buissons coupant, au hameau de Fôdia, la campagne de la Visoule, et très certainement, par d'autres masses végétales éliminées au siècle dernier, époque d'importants défrichements. Si l'on se penche sur la carte du comte de Ferraris, dressée sous le régime autrichien, on s'aperçoit que, en ce temps-là, la région était encore passablement boisée.

Les étapes suivantes sont le bois Gilain, la rue Guillaume puis la « drève » qui permet de gagner la rue du Fôdia menant vers Offus et la Cense Seny. Datant du XVIII^e siècle, cette ferme typique accole un beau corps de logis à une ample grange en long. Le portail, couronné d'une toiture à la Mansard, donne accès au pentagone de la cour centrale. De là, il n'y a pas loin jusqu'à l'église d'Offus.

De construction remontant à 1863-64, cette église, placée sous le patronage de saint Feuillien, est de style néo-classique et abrite un mobilier moderne à l'exception, toutefois, des fonts baptismaux gothiques en pierre bleue à quatre têtes, datant du XVI^e siècle, d'un Christ baroque et de deux statues du XVIII^e siècle. La cure, toute proche, est un bâtiment de la fin du XVIII^e siècle ou du commencement du XIX^e, donc — approximativement — de l'époque du curé Jacques Gothot qui, ayant refusé de signer la formule d'adhésion exigée des autorisés de la France révolutionnaire, considéré comme insoumis, échappa à la déportation en s'exilant volontairement. Ayant gagné Amsterdam — pédestrement semble-t-il —, il s'y embarqua à destination de Riga puis gagna Polotsk où il mourut prématurément le 4 novembre 1806. Rappelons, ici, que d'autres prêtres « insoumis » du Brabant wallon, dont les frères Guillemaint, de Wavre, parvinrent également à fuir et à se réfugier en Russie.

Non loin de l'église, une chapelle honore Notre-Dame de Lourdes. Une autre avoisine, à quelque distance de là, la Grande Cense. Bâtie au XVI^e siècle, elle fut occupée, pendant plus d'un siècle, par les seigneurs terriens de Bourdeaux. Spacieux, le corps de logis est surveillé par une tour en épais moellons de grès qui perpétuerait le souvenir du château s'élevant, antérieurement, sur le même emplacement.

On ferme la boucle par les rues de la Station et du Village. Avant de rejoindre l'église de Ramillies mais en vue de celle-ci, cette dernière artère nous permet d'approcher une autre ferme ancienne : la Basse Cense, avec sa porte cintrée, sa chapelle en forme de niche, sa grange en long et ses écuries.



Offus : cette gracieuse chapelle, dédiée à Notre-Dame de Lourdes, est un lieu de pèlerinage fréquenté par les habitants de la région.

Ces constructions remontent, presque toutes, à la seconde moitié du XVIII^e siècle. La Basse Cense aurait appartenu, à l'origine, à l'abbaye cistercienne de Villers-la-Ville dont, faut-il le rappeler, les possessions étaient fort nombreuses, souvent d'une superficie très étendue et, par ailleurs, dispersées jusqu'au-delà des limites du Brabant ainsi qu'en atteste, par exemple, situé jadis en pleine forêt de Marlagne, le village de Bois-de-Villers. Ajoutons que bon nombre de grandes exploitations agricoles de la Hesbaye, centrées sur une ferme puissante, véritable forteresse de la terre, ont été créées par les abbayes du Moyen Age dont, outre Villers, Affligem, Bonne-Espérance, Saint-Trond, etc.

Ramillies, dont Offus partage les destinées depuis longtemps, est aujourd'hui, depuis 1977, le centre d'une entité communale résultant de la fusion des anciennes communes de, outre Ramillies-Offus, Autre-Eglise, Bomal, Geest-Gérompont-Petit-Rosière, Grand-Rosière-Hottomont et Mont-Saint-André. C'est dire que Ramillies se trouve au cœur d'un vaste ensemble, uniquement hesbignonn, où il y a un nombre de choses à voir. Dresser l'inventaire de celles-ci, ou seulement des principales, ne s'inscrit pas dans la perspective du présent article et, par ailleurs, nous obligerait à l'allonger considérablement. Une chose à la fois!

La Tour d'Alvaux à Nil-Saint-Vincent,

Tour brabançonne de défense du début XIII^e siècle

par Christian SPAPENS,
Architecte

Introduction

Notre pays conserve encore, disséminées principalement le long d'anciennes frontières internes, un nombre relativement élevé de tours de défense du XIII^e siècle.

En Brabant wallon subsistent, par exemple, à Céroux-Mousty, le « Donjon de Moriensart »; à Corbais, la « Tour (de) Griffon du Bois »; à Héவில், le « Donjon de Bierbais » et la « Tour de la Ferme du Tiercenet »; à Lillois-Witterzée, le « Donjon de la Ferme del Tour »; à Marbais, le « Donjon du Vieux-Châtelet »; à Nil-Saint-Vincent, la « Tour d'Alvaux »; à Saint-Géry, la « Tour de la Cense de Boissémont »; à Walhain-Saint-Paul, le « Donjon de l'Ancien Châteaueau »...

Afin de permettre au visiteur curieux de lire, par extrapolation, en filigrane de leurs vestiges, la cohérence du système architectural propre à ces modestes monuments militaires, il m'a été demandé de présenter en détail l'un d'entre eux. Le choix s'est rapidement fixé sur la « Tour d'Alvaux ». D'une accessibilité facile, cette tour n'est pas englobée dans d'autres bâtiments (comme à la Ferme du Tiercenet assez proche) et possède une valeur archéologique intacte : contrairement à de nombreux monuments de cette ancienneté, elle n'a jamais subi de transformations ou « restau-

rations » qui en auraient irrémédiablement dénaturé le caractère originel (comme à la « Tour de Bierbais », sise à moins de 1,5 km de là!).

En outre, le lecteur pourra, s'il désire approfondir l'étude de cette construction, consulter différents auteurs qui s'y sont, à titres et valeurs divers, intéressés (1).

Je voudrais enfin espérer que la présentation de cette tour, qui s'implante en une région aux nombreuses richesses architecturales généralement méconnues, stimule aussi un intérêt culturel accru pour ses environs...

Situation générale et contexte historique (2)

La Tour d'Alvaux, dite également « Tour des Sarrasins », s'érige à proximité immédiate des frontières entre les Provinces de Brabant, Hainaut et Namur, dans le triangle formé par les villes de Gembloux, Genappe et Wavre, sur le territoire de Nil-Saint-Vincent-Saint-Martin.

Cette commune qui, avec Tourinnes-Saint-Lambert et Walhain, forme actuellement l'entité de Walhain, réunissait elle-même de nombreuses anciennes seigneuries, telles que Nil-Saint-Martin, Haize, Nil-Saint-Vincent, Nil-Pierreux, Alvaux, Nil-l'Abbesse....

De cette dernière seigneurie, dont l'ap-

pellation marque le droit de justice qu'y exerçait, de par sa propriété, l'abbesse de Nivelles, fut détachée, en 1199, la terre d'Alvaux.

Le volumineux « Liber Grossus » de l'Abbaye (3), conservé aux Archives Générales du Royaume, nous renseigne, en effet, la cession moyennant un cens annuel de 10 sous en monnaie de Bruxelles, effectuée, en 1199, par l'abbesse Berthe au profit d'Arnoul II de Walhain et de ses fils, d'une terre qui, aux dires de l'abbesse, était « déserte, inculte et de laquelle, écrit-elle, je ne pouvais espérer aucun bénéfice ».

Cette précision nous permet de considérer comme vierge de construction importante la terre dont question.

Il était intéressant pour le puissant seigneur de Walhain d'étendre ainsi sa propriété : outre la possibilité de rentabiliser ses nouvelles possessions foncières, il pouvait mieux protéger son patrimoine en empêchant qu'un ennemi éventuel ne s'installe à sa proximité immédiate (Walhain n'est qu'à quelques km).

On peut donc supposer que c'est bien Arnoul le maître d'ouvrage de la Tour, édifiée probablement à l'usage, et en tout cas au plus tard par un de ses fils auxquels il est fait allusion dans l'acte de vente.



La Tour d'Alvaux (vue prise de la rue d'Alvaux).

Le caractère indubitablement roman des divers éléments de la tour confirme, nous le verrons, cette hypothèse.

Implantation

La Tour d'Alvaux se dresse au milieu d'une prairie ovale qui tire sa forme d'un méandre de l'Orne et son caractère d'île d'un bras de ce ruisseau, appelé la Fausse Eau de l'Orne.



Fenêtre à coussiège du rez-de-chaussée.

Cette prairie, qui a en fait pris la place d'un ancien marécage utilisé à des fins défensives évidentes, jouxte une colline assez abrupte dont a été extraite une part importante du matériau de construction, tandis que de l'autre côté se remarque une butte recouvrant une salle rectangulaire.

Cette salle, accessible depuis le ruisseau par un étroit couloir, fut peut-être utilisée comme glacière ou constituée plus vrai-

semblablement les vestiges d'une construction (présence d'un escalier...). Seules des fouilles permettraient de trancher.

L'extérieur de la Tour

Parallépipède à base carrée de $\pm 10,5$ m de côté, aux parois hautes de $\pm 16,00$ m, la Tour d'Alvaux s'oriente, tout comme d'autres tours de défense proches (Corbais, Saint-Géry,...) à $\pm 45^\circ$ des points cardinaux.

La maçonnerie du gros-œuvre provient, nous l'avons vu, d'une carrière établie à proximité immédiate. De couleur variable et liaisonnés par un excellent mortier, ces grès forment les épaisses murailles, tandis que des calcaires bleus renforcent les angles (chainage) et encadrements des fenêtres.

Des grès blanchâtres brabançons encadrent par ailleurs la porte et les fentes du sous-sol.

La muraille s'appuie sur un soubassement chanfreiné qui s'enfonçait dans le marais.

Sur trois niveaux prennent place, irrégulièrement disposées mais toutes du même type, des fenêtres au linteau variable.

La façade sud-ouest, percée, entre autres, d'étroites meurtrières éclairant les escaliers, comprend la porte, que l'enlèvement du seuil et un remblai extérieur ont récemment permis de rendre accessible au bétail.

Une passerelle reliait certainement la porte à la terre ferme. Nul vestige apparent ne permet toutefois d'en indiquer la configuration.

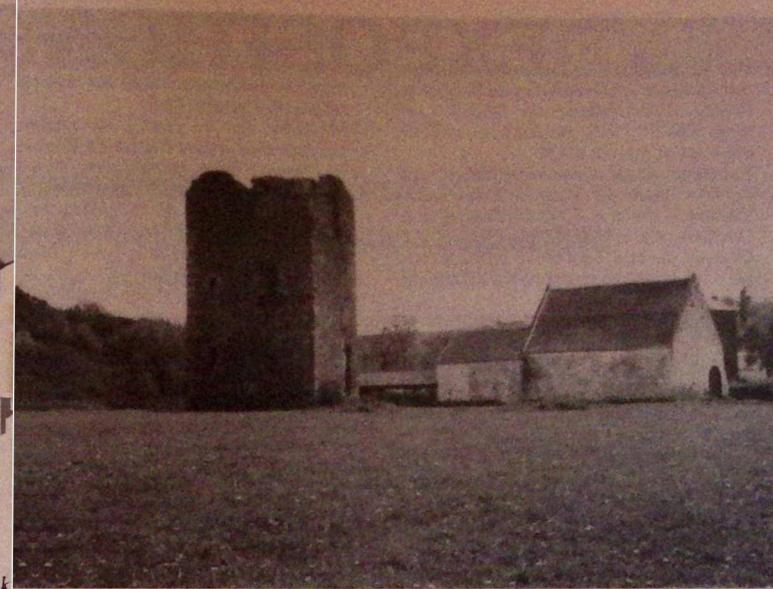
Egalement probable est la présence d'un pont-levis, mais point de trace de la retraite pour son plancher relevé, ou du mécanisme de levage.

Pourtant, des détails, de part et d'autre de la porte, indiquent un appareillage à la technique perdue.

Les importantes cavités latérales sont-elles des trous de boulines, des points d'ancrage? Et surtout, quelle était l'utilité des quatre entailles disposées avec soin à 0,5 m et 1,2 m du seuil?

Ce point est le seul où des problèmes d'interprétation surgissent réellement. Plus simple, en effet, est l'explication des arrachements sur la face nord-ouest.

Ces vestiges, « du balcon où se montrait le châtelain », d'après un chroniqueur de 1838 (4), ou « d'un moucharaby », selon Wauters (5), d'habitude plus perspicace, sont ceux d'une latrine.



La Tour d'Alvaux et son environnement en 1950.

Naturellement, nulle fenêtre sous celle-ci, qui, outre le confort dû à son plan, bénéficiait d'un éclairage latéral.

Sur la face nord-est se remarque, à hauteur du rez, la rigole d'évacuation d'un évier intérieur et, au sommet, un corbeau de pierre taillé en quart de rond. Sa rareté est témoin, car il n'en subsiste plus que quatre à Alvaux, dont trois sur la face sud-est.

L'intérieur de la Tour

Pour autant que soient ouverts les verrous et enlevées les pièces de bois 12×12 qui la consolidaient, la porte pouvait être poussée et placée dans une feuillure idoine de la paroi.

L'accès se faisait alors de plain-pied dans une salle de belle dimension (6 m \times 6,15 m) où se remarquent une vaste cheminée, 3 fenêtres nichées à coussiège (dont la seule du bâtiment qui ne soit pas double), un évier-niché, un placard. Une porte protégeait l'accès vers l'étage, tandis qu'une trappe découvrait l'escalier de la cave.

Les fenêtres nichées du bâtiment sont toutes du même type : niche ébrasée, coussiège, tablette, jour unique. Protégé (au rez) par 6 barreaux scellés au plomb (4 horizontaux et 2 verticaux), un volet intérieur à deux gonds était renforcé par une pièce de bois coulissante.

Au fond de la niche réservée à l'évier, est

visible sa rigole d'évacuation et, au sommet de l'arc en plein cintre, la trace du crochet de suspension.

Le placard, jadis fermé par un volet et divisé par une planche qui glissait dans une rainure, est percé à gauche de la cheminée.

Celle-ci fut souvent utilisée, comme l'atteste son contrecœur calciné.

La trappe se relevait et se plaçait comme la porte d'entrée, dans une feuillure ménagée dans la paroi.

Sous l'escalier qui mène à la cave est ménagée une niche.

La cave, aujourd'hui partiellement comblée, vu l'écroulement de sa voûte en berceau aplati, s'éclairait par deux étroites baies à l'appui en escalier.

La voûte de ce local était le seul élément de séparation horizontale en matériau dur. La structure des autres planchers, disparus, reste cependant très lisible : par étage, une poutre de forte section (40 \times 40 cm) s'enfonçait dans les parois nord-est et sud-est et s'appuyait sur un important corbeau, par l'intermédiaire d'une pièce d'appui, soulagée par un aisselier. Assemblées perpendiculairement à cette poutre, des solives, qui portaient le plancher, s'appuyaient à l'opposé sur une sablière avant de s'insérer dans la paroi, où leurs trous d'encastrement sont toujours visibles.

Dans l'angle ouest de la salle du rez se poussait la porte donnant accès au palier, couvert par une dalle de l'escalier.

Celui-ci, intramural, est couvert par des arceaux chanfreinés et s'implante sous les autres escaliers, selon une tradition défensive (défense niveau par niveau) qui ne s'applique cependant guère ici (considérant la structure, inflammable, des planchers).

Au premier étage prennent place quatre fenêtres nichées, une cheminée ainsi qu'autrefois deux portes et une latrine.

La cheminée présente deux arcs de décharge : un pour le contrecœur, l'autre pour la hotte.

L'emplacement de la latrine est accessible par un couloir en chicane, fermé par une porte, et où se marquent deux marches.

Une fenêtre nichée à double coussiège perce chaque paroi du second étage où était également prévue une cheminée, comme en témoigne un arc de décharge.

Telle que située, elle aurait toutefois exigé la condamnation de celle du premier, une autre fut dès lors percée, plus récemment, à sa droite, au contrecœur en briques.

Un escalier moins long menait à la salle supérieure, par un palier soutenu par l'extrados de la seule fenêtre nichée de la paroi sud-ouest.

Son plancher ne s'appuyait plus de la même manière, mais quatre poutres moyennes traversaient ici la pièce.



L'escalier intramural, couvert d'arceaux chanfreinés.

Quant à la toiture, nul élément précis ne permet de la reconstituer. Le plan carré, la présence de corbeaux, la typologie habituelle font cependant s'opposer une toiture pyramidale abritant un vaste grenier palliant les inconvénients d'une cave humide.

Rien en tout cas ne subsiste d'éventuels créneaux, merlons, hours...

La cheminée du premier étage avec ses deux arcs de décharge.



Notes

- (1) HUCQ, Eugène : « Quelques tours dites des Sarrasins », in « Annales de la Société Royale d'Archéologie de Bruxelles », tome XXVIII, 1919, pp. 29 à 56 (« Tour del Vaux », pp. 31 à 43).
Excellente étude traitant successivement de la « Tour del Vaux » à Nil-Saint-Vincent, de la « Tour de Bierbais » à Héviliers, de la « Tour du Griffon » à Corbais, de la « Tour de la ferme Com-père » à Héviliers (aujourd'hui « Tour de

la ferme du Tiercenet ») et enfin de la « Tour de la ferme de Boissefont » à Saint-Géry. Des relevés et croquis illustrent cet intéressant travail qui doit naturellement être actualisé.

MARLIN, D. : « Notice sur quelques localités de l'ancien Duché de Brabant » in « Revue belge publiée par l'Association Nationale pour l'Encouragement et le Développement de la Littérature en Belgique », tome IX, 1838, pp. 56 à 82 (« Tour des Sarrasins au Moulin del'Vaux », pp. 73 à 76).
L'auteur y aborde, d'une manière très littéraire les « Ville et Abbaye de Gembloux », les « Rives du Château de Marsan à Walhain », les « tombes romaines à Saint-Lambert », la « Tour des Sarrasins au Moulin del'Vaux » à Mont-Saint-Guibert.

A lire bien plus dans un esprit anecdotique que de précision! (exemples : « hauteur de 30 à 40 mètres » (en réalité 16 mètres); une fenêtre, « au couchant, semble avoir été le balcon où se montrait le châtelain » (en réalité il s'agit... des latrines); « une niche pratiquée dans le mur recevait probablement la statue du protecteur de la forteresse »...

UBREGTS, William : « La Tour des Sarrasins à Alvaux » in « Wavriensia, bulletin du Cercle Historique et Archéologique de Wavre et de la Région », tome XXII, 1973, pp. 21 à 60.

L'auteur reprend l'étude de Hucq qu'il actualise et complète notamment par des considérations historiques et sur le « Rôle d'Alvaux sur l'Echiquier de la Seigneurie de Walhain et du Duché de Brabant ».

- (2) Au sujet du contexte historique, il est indispensable de se référer à la notice « Nil-Saint-Vincent », publiée par TARTIER et WAUTERS in « Géographie et Histoire des Communes belges. Arrondissement de Nivelles. Canton de Perwez ».

Monumental travail, d'un très précieux secours à quiconque se penche sur le passé d'une Commune étudiée en l'un des onze fascicules parus de 1859 à 1882.

Les pages 87 à 89, consacrées à « Nil-Saint-Vincent », contiennent de nombreuses indications historiques relatives à la Tour d'Alvaux, mais aussi d'inévitables imprécisions, dès qu'est envisagée la rigueur scientifique en matière d'architecture.

- (3) Le « Liber Grossus » de l'Abbaye de Nivelles porte le n° 1417 des archives ecclésiastiques aux Archives Générales du Royaume.

Il traite des ventes et achats de l'Abbaye de 877 à 1556 — publié par UBREGTS (o.c. p. 46). L'acte qui nous intéresse est repris au folio 418.

- (4) MARLIN, o.c., p. 75.

- (5) TARTIER et WAUTERS, o.c., p. 96.

EXPOSITIONS

Exposition à la Galerie de la Caisse Générale d'Epargne et de Retraite

Regard sur la musique

1985 est l'Année de la Musique. C'était pour la Caisse Générale d'Epargne et de Retraite l'occasion rêvée de présenter dans sa galerie de Bruxelles une sélection d'œuvres d'art répondant au thème

de « La musique, source d'inspiration dans l'art belge du XIII^e au XX^e siècle ». Cette fois encore, la C.G.E.R. a fait appel à un comité scientifique, constitué ici d'éminents spécialistes du monde de

la musique et des arts plastiques réunis sous la direction de Monsieur Wangermée, musicologue renommé.

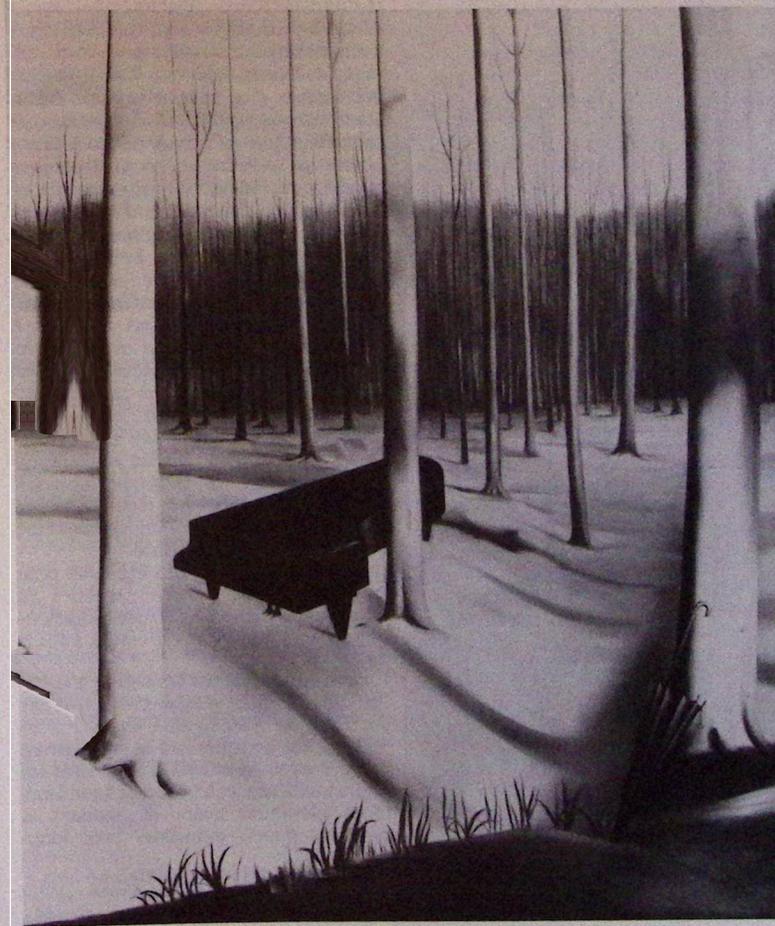
A travers toutes les époques et toutes les tendances, la musique a toujours été source d'inspiration pour l'artiste. Aussi, cette exposition tend à présenter un tour d'horizon aussi complet que possible de ce que ce genre offre depuis le Moyen Age. Quatre grandes sections, précédées chacune d'une courte introduction didactique, ont subdivisé l'exposition : le Moyen Age, la Renaissance et la période baroque, le XIX^e et, enfin, le XX^e siècle. Il serait fastidieux de citer ici la centaine d'œuvres qui, du 3 mai au 14 juillet dernier, fut présentée au public de manière particulièrement originale. Disons simplement que les pièces maîtresses de l'exposition furent un Livre d'heures datant des environs de 1500 et un magnifique exemple de l'art de la tapisserie bruxelloise de 1520. Mais on ne peut passer sous silence le tableau de Rubens intitulé « Le Parc et le Steen d'Eeckeren », ou les nombreuses toiles et sculptures en bois représentant sainte Cécile, patronne des musiciens. Non plus que le surprenant petit meuble bleu-noir, qui s'avère être en fait un orgue perroquette.

Les représentants du siècle passé ont nom Paelinck, Rops, Navez, Wauters... Quant aux témoins du nôtre, ce sont Van de Woestyne, Tytgat, Delvaux, Alechinsky, Milo, Magritte ou Madlener.

« La musique, source d'inspiration dans l'art belge ». Une exposition qui a ravi le curieux de musique comme l'amateur d'art.

Un catalogue abondamment illustré est encore en vente. On peut se le procurer par virement de 400 F + 100 F (pour frais d'envoi) sur le compte 008-8966000-25 de la C.G.E.R. à Bruxelles.

Maxime Van de Woestyne : « Vibrations sonores », huile sur toile (90 x 50 cm).



Jusqu'au 28 juillet 1985, au Musée d'Art Moderne à Bruxelles.

Un hommage à Albert Crommelynck et une rétrospective Jules Schmalzigaug

Le Musée d'Art Moderne vient de mettre sur pied deux remarquables expositions qu'il présente conjointement dans les

salles rénovées de la place Royale à Bruxelles. La première constitue un hommage à

Albert Crommelynck, concrétisé par une cinquantaine de peintures et de nombreux dessins préparatoires à ses portraits, car on peut le définir essentiellement comme un portraitiste. Né à Bruxelles en 1902, Albert Crommelynck fut d'abord l'élève de Constant Montald à l'Académie de Bruxelles, mais très vite, il s'affranchit pour devenir un peintre solitaire, nullement inféodé. Aller à l'essentiel semble être sa devise, son métier étant fait de rigueur et de mesure où l'improvisation ne trouve pas sa place.

L'acte de peindre est pour lui autant regard que réflexion et son œuvre est faite à la fois d'attente et d'attention. A travers ses autoportraits et ses portraits, il est à la recherche de l'être derrière l'apparence, cernant une personnalité, figeant le vrai et balayant les masques. Crommelynck jette sur son modèle un regard lucide et aigu, qui observe profondément, interroge longuement et accepte honorablement celui ou celle qui, à son tour, nous interpelle.

Cette exposition, organisée en collaboration avec le Ministère de la Communauté française de Belgique, apparaît comme étant celle des regards qui se croisent, s'interrogent mutuellement et, au-delà, découvrent l'artiste.

Un catalogue (bilingue) a été édité pour la circonstance. D'une teneur de 80 pages, il comporte 25 reproductions dont 5 en couleurs et est vendu au prix de 250 F.

L'autre exposition est consacrée à l'œuvre de Jules Schmalzigaug, né à Anvers en 1882 et décédé aux Pays-Bas en 1917. Il est certainement le seul peintre belge à avoir approché d'aussi près les futuristes italiens et à avoir appliqué leurs idées plastiques avant et pendant la première guerre mondiale. Trop long-



Jules Schmalzigaug : « Le Rialto, Venise » (1913), huile sur toile (80 x 64 cm).

temps méconnu, il mérite cependant la place de premier futuriste authentique au sein de l'art belge.

Cette rétrospective, la première consacrée à cet artiste talentueux, présente surtout des aquarelles et des dessins ainsi qu'une vingtaine de toiles. Le petit nombre de tableaux — une trentaine — ne subsistent à l'heure actuelle. On s'explique par les doutes et incertitudes de l'artiste, de même que par ses multiples voyages ou encore par les circonstances de la guerre. Bien que nous ne possédions que peu d'informations sur Jules Schmalzigaug, nous sommes en mesure, grâce notamment à sa correspondance avec sa famille et ses amis, à situer les moments culminants de sa vie et esquisser le portrait de cet homme d'une culture nettement supérieure à la moyenne.

Les œuvres sélectionnées pour cette exposition illustrent à merveille les trois grandes périodes de la vie de cet artiste, la période pré-venitienne, la période vénitienne et la période hollandaise. Un catalogue (bilingue), fort de 275 pages et enrichi de nombreuses reproductions en couleurs, est en vente au prix de 500 F.

Renseignements pratiques :

Les expositions : « Hommage à Albert Crommelynck » et « Rétrospective Jules Schmalzigaug », qui se tiennent, comme d'habitude, plus haut, dans les salles du Musée d'Art Moderne, 1-2 place Royale à 1000 Bruxelles, resteront ouvertes jusqu'au 28 juillet 1985 inclus. Les visites ont lieu tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 17 heures. Le droit d'entrée est fixé à 50 F par personne. Ce droit est ramené à 30 F pour les Amis des Musées, les pensionnés et les étudiants.

Des visites guidées peuvent être organisées moyennant demande à adresser au Service Éducatif des Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique, tél. : 02/513.96.30, extension 231.

« Hier, aujourd'hui : la journée des 8 heures », affiche pour les élections législatives de 1921 (Bruxelles, Archives de la Ville de Bruxelles).

100 ans de Socialisme

L'exposition organisée à la Bibliothèque Royale Albert 1^{er} du 23 mars au 20 avril a accueilli près de 5.000 visiteurs.

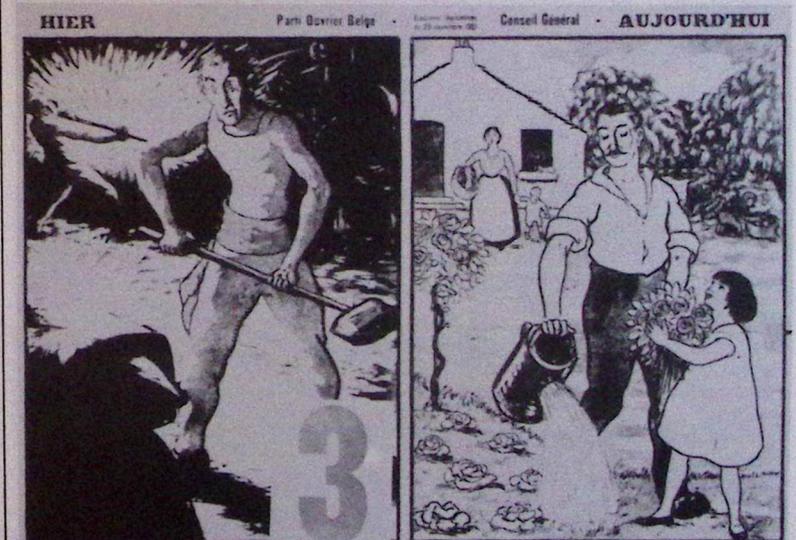
Résumer cent ans d'histoire d'un parti politique est toujours un défi et la tâche du Comité national du centième anniversaire du Parti Ouvrier Belge a été très ardue.

Plus de deux cent cinquante documents ont été nécessaires pour illustrer la chronologie des événements qui marquèrent la vie du mouvement ouvrier et des luttes sociales, depuis les années 1830, bien avant la fondation officielle du P.O.B. en 1885, jusqu'à nos jours. L'exposition est divisée en sept grands secteurs comprenant notamment de grandes actions et réussites du parti : journée de huit heures, droit de grève, pensions,

protection légale des femmes et des enfants et suffrage universel, garant de la démocratie politique.

D'autres thèmes essentiels sont abondamment illustrés : lutte contre le fascisme, naissance de la conscience wallonne avec la création du Mouvement Populaire Wallon, rassemblement des progressistes, naissance et développement des Communautés et des Régions, sans oublier les axes de lutte actuels du P.S. et du S.P.

Le remarquable catalogue, très fouillé et illustré de près de 320 documents iconographiques est disponible auprès de « Présence et Action culturelle », boulevard de l'Empereur, 15 à 1000 Bruxelles par versement au prix de 695 F, au numéro 870-0000412-87.



Catholiques et libéraux maintenaient les longues journées de travail.

Les socialistes ont obtenu la journée de 8 heures.

Le bloc bourgeois veut que « HIER » revienne



Cités de Belgique : Namur

Après leur remarquable livre consacré à Louvain, les éditions Artis-Historia récidivent avec un attachant ouvrage sur la capitale de la Wallonie. Il est difficile de résister au charme qui se dégage des très belles illustrations d'Eric Borgers, dont l'objectif a su saisir avec justesse le charme de la vieille cité tout en faisant la part belle au folklore et à l'animation de

ses rues. Le texte de Pierre Dulieu évoque les deux mille ans d'histoire de Namur, depuis les origines jusqu'à la ville moderne. En résumé, une excellente introduction à sa découverte touristique.

En vente au prix de 195 F et de 500 points auprès des points de vente Artis-Historia.

La Route du Hageland

Le Hageland a pour limites le pentagone aux angles duquel on trouve les villes de Leuven, Diest, Aarschot, Tienen et Zoutleeuw. L'appellation Hageland remonte au XVI^e siècle, époque où le « Haghe » n'était autre qu'un bois épais, impénétrable. Aujourd'hui, champs, prés et vergers ont remplacé la plupart de ces bois. Différents villages plus ou moins connus se nichent dans le plat pays des vallées de la Velpe, de la Grande ou de la Petite Ghête, ou encore dans les régions vallonnées entre Leuven et Diest. Ces villages sont reliés entre eux par un itinéraire touristique balisé de 122 km, la « Route du Hageland » qui nous fait découvrir de nombreux coins pittoresques. Quelle que soit la saison, une randonnée dans le Hageland ne manque jamais d'attrait, mais c'est surtout, lors de la floraison des arbres fruitiers que ces campagnes sont les plus belles.

Non seulement l'amoureux de la nature aimera découvrir le Hageland, le fervent de culture et d'histoire y trouvera largement son compte.

La « Route du Hageland » relie entre elles Diest, Zoutleeuw et Tienen, trois villes historiques qui surent préserver l'héritage architectural de leur passé respectif.

Cette route touristique est décrite dans une agréable brochure joliment illustrée qui vient de paraître. Le texte original néerlandais, qui fourmille de détails et annotations pittoresques, est l'œuvre de Bert Van Kerckhove, secrétaire, chargé de direction à la « Toeristische Federatie van Brabant », tandis que notre excellent collaborateur, Georges Renoy, a signé l'adaptation française avec le talent habituel qu'on lui connaît.



Guide belge du tourisme équestre 1985

Désirant mieux faire connaître ses nombreuses activités, l'Association Nationale du Tourisme Equestre de Randonnée et d'Endurance a décidé la publication d'un guide annuel.

Celui-ci définit la randonnée équestre, l'endurance et le tourisme en attelage et explique tous les services que l'association peut rendre aux cavaliers.

Le guide reprend également toutes les activités proposées en 1985, activités qui tournent autour du thème « découverte des bières et des fromages belges ».

Ce choix d'un thème a pour but d'inciter les guides à chercher de nouveaux itinéraires de randonnées pour découvrir une autre facette de notre pays.

Vous pouvez vous procurer ce guide auprès du secrétariat de l'Association Nationale du Tourisme Equestre Hippotour, 17 rue Defacqz, 1050 Bruxelles.

Guide Hachette France 1985

Le nouveau guide Hachette France est un livre à recommander avant d'organiser ses vacances dans ce merveilleux pays. Se voulant touristique, gastronomique et culturel, cet ouvrage est d'un réel intérêt pour toutes les formules de vacances, y compris et surtout pour les voyages « hors sentiers battus », originaux.

Outre les 8.000 sites culturels et touristiques, les 6.000 hôtels et campings, les 2.000 restaurants sélectionnés, ce guide comprend 300 cartes, plans et illustrations, 500 circuits et promenades, 5.000 bonnes adresses, shopping, sports et loisirs et... des fiches-vacances.

Ces dernières, mises à jour et complétées, apportent de réelles informations.

Citons parmi celles-ci : spécial handicapés - Spécial enfants - l'argent en vacances, manifestations culturelles, religieuses, civiles, commerciales et sportives, gîtes ruraux, stations vertes, auberges de jeunesse, vacances à thèmes, chantiers de fouilles et restaurations, stages insolites, vacances sportives...

En vente en librairie au prix de 684 F.



Le nouveau répertoire de l'Association des Conférenciers de Belgique

Fondée le 5 janvier 1945, l'Association des Conférenciers de Belgique vient de célébrer son 40^e anniversaire. Ce groupement réunit des orateurs de toutes disciplines, rigoureusement sélectionnés, parmi lesquels figurent, entre autres, des journalistes, des reporters-cinéastes, des archéologues, des ethnologues, des historiens, des critiques d'art, des musiciens, des ingénieurs, des avocats.

En vue de répondre à la demande des organisateurs de conférences, l'Association a édité, à l'occasion de son 40^e anniversaire, un nouveau répertoire comportant les titres, qualités et sujets traités par quarantaine d'orateurs constituant le noyau de ce groupement.

Parmi eux, nous retrouverons quelques noms connus du grand public dont Daniel et Danielle Mallinus-Dantinne, membres de l'Association Professionnelle des Journalistes de Tourisme, Jules-Albert Metz, alias Monsieur Météo, Jean-Claude Pasquiez, prix européen de vulgarisation scientifique pour la jeunesse (1978) sans oublier Clémy Temmerman qui vient de publier dans notre revue « Brabant Tourisme » une remarquable étude sur les châteaux de Woluwe-laient-Lambert.

Ce répertoire, complété, chaque année, par des addenda où figurent la liste des nouveaux associés et les autres sujets traités par les membres, peut être obtenu en versant la somme de 100 F au C.C.P. 000-0575499-95 de l'Association des Conférenciers de Belgique avec la mention « Répertoire A.C.B. ».

Organisateurs de conférences, vous trouverez aisément parmi les quelque dix-cents sujets proposés dans ce répertoire celui ou ceux qui conviennent à votre public.

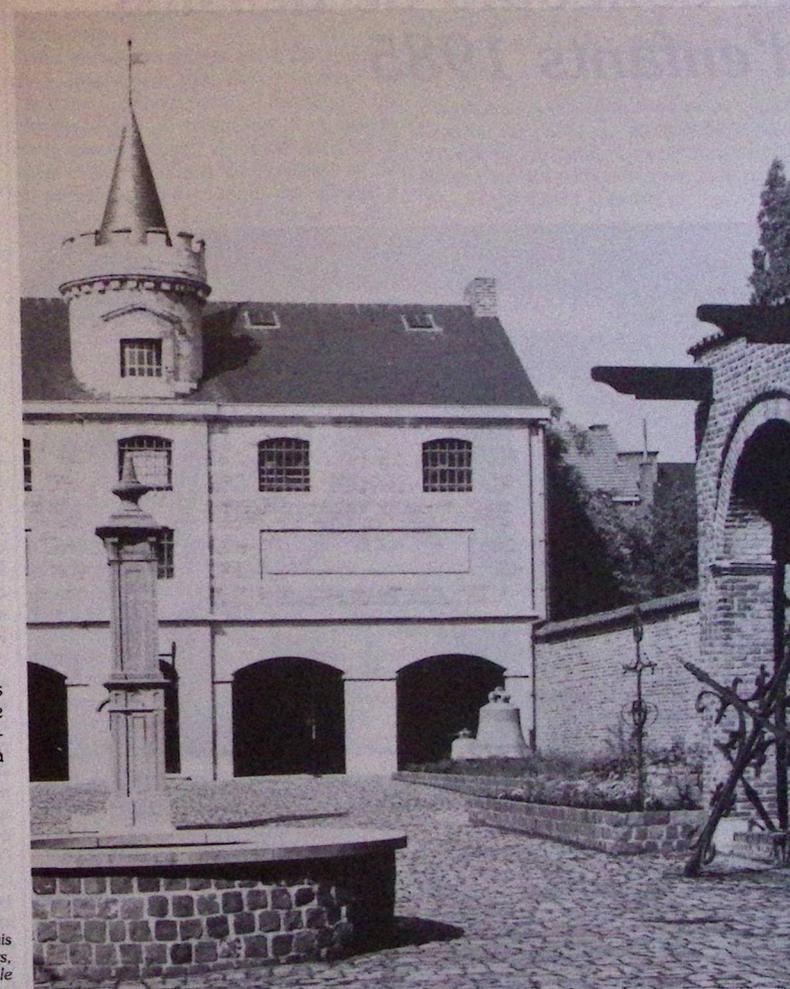
Les musées du Brabant flamand

Edité par la Fédération touristique du Brabant, communauté néerlandophone, cette brochure à la présentation originale reprend tous les musées du Brabant flamand, leur adresse et numéro de téléphone, les jours et heures d'ouverture ainsi qu'un résumé de leur contenu.

La sortie de cet ouvrage est accompagnée d'un concours accessible à tous ceux qui connaissent le flamand, le questionnaire étant uniquement dans cette langue.

Valable du 1^{er} mai au 30 septembre, il peut vous faire gagner un week-end à Amsterdam, Paris, Londres ou Cologne!

Vous pouvez obtenir la brochure en français et le questionnaire à la Toeristische Federatie van Brabant, Grasmarkt, 61 - 1000 Brussel.



Tirlemont : Het Toreke, ancienne prison, puis magasin pour les corps de police et de pompiers, abrite, depuis 1978, les archives de la ville et le musée communal.

Remise des prix du concours de dessins d'enfants 1985



Sur notre photo, Monsieur Francis De Hondt, Député permanent, Président du Service et Monsieur Thierry de Meeus, directeur à Walibi, congratulent un jeune gagnant en lui offrant les cadeaux d'usage.

Organisé par le Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant et placé, en 1985, sous le thème « En avant la Musique », le concours de dessins d'enfants a connu cette année un succès remarquable puisque 634 dessins parvinrent au Service, soit 100 % d'augmentation par rapport à 1984. Lors d'une cérémonie amicale qui s'est déroulée au parc d'attraction WALIBI à Wavre, les Députés permanents francophones et les membres de la Commission provinciale du Folklore remirent aux lauréats des prix bien mérités.

50^{ème} anniversaire de la Ligue Hôtelière de Wallonie

Les hôteliers-restaurateurs francophones et germanophones ont fêté, dignement, le 24 avril dernier, à La Roche-en-Ardenne, le cinquantenaire de leur association. A cette occasion, ils ont invité les responsables du Commissariat Général au Tourisme et des fédérations touristiques provinciales pour faire le point quant à la fonction que devra jouer l'hôtellerie dans la stratégie de développement global du tourisme wallon.

Le secteur Horeca, il est bon de le rappeler, représente en Belgique 60.000 travailleurs salariés et près de 116 milliards de chiffre d'affaires déclarés à la T.V.A. (chiffres de 1984). Le secteur reste en expansion malgré, ou, plutôt, grâce à la crise qui a entraîné une hausse de la demande touristique intérieure. Nous reviendrons sur le sujet de l'hôtellerie wallonne et de ses problèmes actuels dans un prochain article.

Découvrir Bruxelles

L'Association du Patrimoine Artistique, qui s'est assignée, comme tâche essentielle, de promouvoir la connaissance et la protection du patrimoine artistique de Bruxelles, notamment en assurant la restauration d'une série de tableaux conservés dans les sanctuaires bruxellois, organise, durant tout l'été 1985, de concert avec la Commission Française de la Culture de l'Agglomération de Bruxelles, tout un cycle de visites à pied dans Bruxelles et dans sa banlieue.

Il s'agit là d'une initiative heureuse, qui sort résolument des sentiers battus. En effet, telles qu'elles ont été conçues, ces promenades dans les plus belles rues de Bruxelles montreront à ceux qui aiment marcher — et ils sont plus nombreux qu'on le croit généralement — les échantillons les plus représentatifs de l'architecture du XIX^e siècle, tout en leur apprenant à en apprécier le charme spécifique et les infinies nuances. Ces itinéraires (une quinzaine au total) ont été soigneusement étudiés de façon à former des parcours cohérents et agréables.

Au programme et durant tout l'été :
Visites quotidiennes

Les déambulations du Sablon : Visites guidées tous les jours, à 17 heures (sauf les samedis, dimanches, visites à 11 heures). Rendez-vous à la place Poelaert, devant l'entrée principale du Palais de Justice. Durée de la visite : une heure et demie environ. Prix : 100 F par personne.

Visites sur rendez-vous :

- 1. Les groupes de dix personnes minimum, aux jours et heures choisis par les visiteurs.
- 2. Les organisateurs proposent les promenades ci-après :
 - 1. Les boulevards du Centre.
 - 2. L'ancien port de Bruxelles et le Quartier du Béguinage.
 - 3. Les alentours de la Grand-Place.
 - 4. Le Quartier Notre-Dame-aux-Neiges.
 - 5. Le Quartier Royal.
 - 6. Les Marolles et le Quartier Sud.
 - 7. L'Avenue Louis Bertrand et le Parc Josaphat.
 - 8. Les alentours de l'Hôtel communal de Schaerbeek.
 - 9. Le Quartier Nord-Est.
 - 10. Le haut d'Ixelles.
 - 11. Les étangs d'Ixelles et leurs alentours.
 - 12. Les abords de l'Avenue Louise.
 - 13. Le haut de Saint-Gilles.
 - 14. Les alentours des Parcs Duden et de Forest.
 - 15. Watermael-Boitsfort.

Durée de chaque visite : une heure et demie environ.
Prix : 100 F par personne.

Pour tous renseignements concernant ces visites, prière de téléphoner au 02/512.34.21, de 9 h 30 à 12 h et de 14 h à 17 h ou d'écrire à l'Association du Patrimoine Artistique, rue aux Laines 20 à 1000 Bruxelles.

Un conseil pour finir : constituez un groupe de 10 personnes avec les membres de votre famille, vos amis et connaissances et découvrez Bruxelles, le vrai.

Rencontres médiévales de Braine-le-Château

Il est une grande histoire connue qui commence par : « il y eut un soir, il y eut un matin... et cela dura sept jours... » A Braine-le-Château, cela dure trois jours les 6, 7 et 8 septembre 1985. Et ce n'est pas la création mais la fête.

Pour la quatrième fois, cela devient « coutume », que sonnent les trompettes pour annoncer à tous « Les Rencontres Médiévales ».

Cette année, le village est à l'honneur : avec Jean-Louis Van Belle, Docteur en Histoire, découvrons l'héritage du Moyen Age en regardant le paysage dans ses structures. A l'aide de diapositives, nous conterons l'action de l'homme et de la nature sur l'évolution du village à travers le temps. L'espace est le témoin des pouvoirs.

Le marché médiéval animera la rue le samedi et le dimanche avec les métiers de toute sorte.

Un film « Le Retour de Martin Guerre », un mât de cocagne, un grand chapiteau sous lequel on trouvera « le boire et le manger » on dansera jusqu'à l'aube le samedi soir grâce aux « Macloteux ».

La traditionnelle grand'messe, cette année, de Guillaume de Machaut sera chantée par l'Ensemble Instrumental et Vocal de Braine-l'Alleud et la chorale « Rayon de Soleil » dirigée par Lucile Merckx.

Comme le soleil sera avec nous... dans la cour du château, un spectacle plein d'humour, de gaieté dans un musée imaginaire où nous entraînera la folie douce du « Magic Land Theatre ».

Et il y eut un soir, où la musique s'éteindra doucement, où brûlera le feu de joie et où se couchera ce soleil sur lequel nous comptons tant!!!

Un sensationnel week-end d'art floral au Château de Grand-Bigard

L'Union Royale des Fleuristes de Belgique, la seule organisation professionnelle des fleuristes reconnue dans notre pays, et plus précisément la section du Brabant, qui compte 50 ans d'existence, organise un week-end « portes ouvertes » qui s'adresse au grand public, au Château de Grand-Bigard (rue Isidore Van Beveren — 5 km de Bruxelles).

Le week-end des 7 et 8 septembre 1985 verra ce château magiquement transformé par nos meilleurs fleuristes en « Château fleuri ». Cet événement est, à ce jour, unique en son genre.

Il ne s'agit pas simplement d'une exposition florale, mais le château sera réellement garni en fonction de son décor. Cela signifie que toute la décoration sera adaptée selon le style du château lui-même.

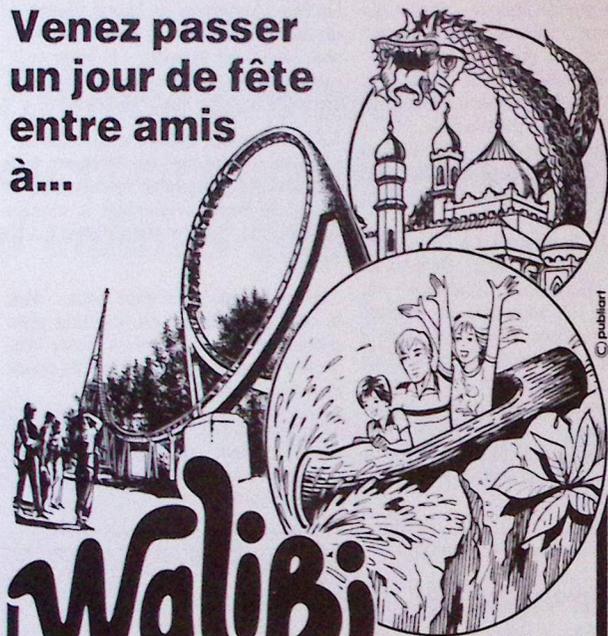
De l'entrée, à front de rue, jusqu'au moindre des salons, tout a été prévu par les fleuristes. Le parc, les douves et les étangs seront, eux aussi, fleuris. La chapelle, qui a gardé son cachet d'époque depuis plus de trois siècles, ne sera pas oubliée.

Le week-end se terminera par un bal, le « Gala des Fleurs » auquel le Kiwani's Breughel-Dilbeek apportera sa collaboration. Le bénéfice en sera destiné à ses œuvres sociales.

Le château sera accessible le samedi 7 septembre 1985, de 9 à 22 heures; le dimanche 8 septembre 1985, de 9 à 17 heures.

Un prix d'entrée démocratique de 100 F par personne sera demandé à l'entrée et celle-ci sera gratuite pour les enfants de moins de 12 ans, accompagnés de leurs parents.

Venez passer
un jour de fête
entre amis
à...



Walibi

WAVRE
Belgique

Le parc de loisirs le plus amusant d'Europe

Nouveau:

"Les Mille et Une Nuits",
une réalisation unique en Europe.

5 spectacles

- Spectacle d'Otaris
- Le Sensorama
- Panchito
- Show de Perroquets
- Les Clowns

30 attractions

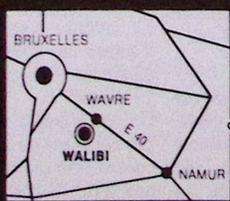
- Le Tornado
- Le Sirocco
- La Rivière Sauvage
- Le Secret de la Licorne
- La Grande Roue
- Des manèges à couper le souffle
- Des carrousels pour les petits
- Le Big Yoyo etc. etc.

Le prix d'entrée donne droit à l'accès gratuit pendant la journée entière aux 5 spectacles et 30 attractions.

Ouvert tous les jours
d'avril à fin septembre

En train:
Bruxelles-Ottignies
Correspondance Bierges
(300 m de WALIBI)

En voiture
(à 20 km de Bruxelles):
Autoroute E40
Bruxelles-Namur
Sortie WAVRE (n° 6)



Toujours à redécouvrir :
l'Hôtel de Ville de Bruxelles

A l'approche de la saison d'été, il est bon de rappeler que l'Hôtel de Ville de Bruxelles est ouvert durant certaines périodes pour des visites plus complètes que les visites guidées courantes. Une nouvelle formule sera adoptée à partir de cette année. Il ne s'agira plus de visites libres sous forme de « portes ouvertes » comme les années précédentes, mais de visites guidées comprenant, outre la salle du conseil, la salle Maximilienne, la salle gothique, la salle des mariages et la galerie des souverains, divers cabinets d'échevins. Une occasion unique de pouvoir admirer entre autres les très belles tapisseries de Bruxelles de l'hôtel de ville et d'autres peintures et meubles de valeur.



Ces visites exceptionnelles sont organisées cette année :

— du vendredi 19 juillet au dimanche 18 août, les dimanches et jours fériés de 10 à 18 heures, sans interruption et les autres jours de 13 h 30 à 18 heures. Toutes ces visites guidées se font en quatre langues (français, néerlandais, allemand et anglais) selon un horaire pré-établi. Attention : dernière visite à 17 heures.

Pendant cette période, les visites courantes du matin seront supprimées. Pour tous renseignements, s'adresser soit aux guides (bureau au rez-de-chaussée) soit au Service du Protocole et des Relations Publiques par écrit (Hôtel de Ville, Grand-Place, 1000 Bruxelles) ou par téléphone au n° 512.75.54.

Inauguration du musée de la Vie agricole à Beauvechain



Le Jardin des Aveugles au Domaine provincial de Huizingen

Premier jardin conçu pour les non-voyants en Belgique, celui-ci s'ouvrira au public le 15 septembre. Après le musée des aveugles aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire, cette initiative marque une étape importante dans l'intégration des aveugles au monde des voyants. Situé à côté du jardin de rocailles, il est entouré d'une haie de verdure et ne comprend qu'une entrée pour assurer la tranquillité des promeneurs.

Six zones de plantation, dont chacune comporte 6 à 12 espèces différentes, sont établies le long du chemin principal. Chaque zone est équipée d'un ou deux haut-parleurs sonores diffusant des renseignements en français ou en néerlandais. Le texte comprend le nom des plantes, leur période de floraison, leur utilité et leurs particularités reconnaissables au toucher et à l'odeur.

Pour aérer et décorer ce jardin, les espaces libres sont occupés par des pelouses et des massifs d'arbustes. Dans l'avenir il est prévu d'installer un potager, un étang et un abri équipé du matériel auditif et tactile pour compléter l'information.

Le ruban inaugural fut coupé conjointement par Monsieur Valmy FEAUX, Ministre de la Région wallonne, Monsieur Jacky MARCHAL, Député permanent, Vice-Président de notre Fédération, et Monsieur Armand SNAPPE, Bourgmestre de Beauvechain. On reconnaît également, à gauche, Monsieur Emile-Georges COURTOY, Président-Honoraire de notre Fédération et, à l'arrière-plan, Monsieur Guy de Strel (à droite).

Depuis de nombreuses années, Monsieur Guy de Strel, Président du Syndicat d'Initiative de la Vallée de la Néthen et du Syndicat d'Initiative Régional de l'Est du Brabant wallon avait entrepris, avec le concours de ses fils, de rassembler et d'inventorier tout le matériel agricole des environs, dans le but de sauver de la destruction et de l'oubli ce patrimoine irremplaçable de l'histoire rurale de la région. Les précieuses collections résultant de cette moisson forment aujourd'hui le musée rural le plus grand et le plus étoffé du Brabant wallon et même, de l'avis des spécialistes, de Wallonie.

C'est devant une foule considérable et de très nombreuses personnalités locales et régionales que fut inauguré le 25 mai dernier le musée situé rue de Wavre, 14 à Beauvechain (tél. : 010/86.60.17).

Manifestations culturelles et populaires

JUILLET 1985

AUDERGHEM : Au Château des Trois Fontaines, 2241 chaussée de Wavre : Exposition « Avec Charles Quint en Soignes » d'après les tapisseries dites de Maximilien (jusqu'au 17 novembre). L'exposition est ouverte, les samedis, dimanches et jours fériés. En semaine, pour les groupes, sur demande préalable; tél. : 02/660.78.03.

BRUXELLES : Dans la Galerie de la Caisse Générale d'Épargne et de Retraite 12, rue des Boiteux : Exposition « La musique, source d'inspiration dans l'art belge, du XIII^e au XX^e siècle ». L'exposition est ouverte tous les jours, de 10 à 18 heures, jusqu'au 14 juillet. Entrée libre.

Au Musée d'Art Moderne 1-2, place Royale : Expositions : « Hommage à Albert Crommelynck » et « Rétrospective Jules Schmalzugaug ». Ces expositions sont ouvertes tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 17 heures (jusqu'au 28 juillet).

Dans la Salle d'Exposition des « 3B », 61, rue du Marché-aux-Herbes : Artisans brabançons avec la participation de Marie-José Daniels (tapisseries), Elly De Jaegher (céramique), Gugger Petter (tapisserie) et Gerda Martens (céramique). Jusqu'au 20 juillet.

Au Musée Royal de l'Armée et d'Histoire Militaire, Parc du Cinquantenaire : Exposition « 75 ans d'aviation militaire 1910-1985 » (jusqu'au 8 septembre). Au Musée de l'Institut Royal des Sciences Naturelles de Belgique 29, rue Vautier : Exposition « Le Waldsterben — Les pluies acides ». L'exposition est ouverte, tous les jours, de 9 h 30 à 12 h 30 et de 13 h 30 à 16 h 45, jusqu'au 31 décembre 1985. Entrée libre.

IXELLES : Au Musée d'Ixelles, 71, rue Jean Van Volsem : Exposition consacrée aux artistes Mars (1849-1912) et Olivier Picard (1897-1974). L'exposition est ouverte en semaine, de 13 à 19 h 30, le samedi et le dimanche, de 10 à 17 heures. Fermé le lundi (jusqu'au 28 juillet).



Une des œuvres de Maurice Bonvoisin, dit Mars (1849-1912) exposées au Musée d'Ixelles, jusqu'au 28 juillet, dans le cadre d'une rétrospective Mars-Picard.

REBECQ : Au Musée des Moulins d'Arenberg : Les Métiers d'Art du Brabant (jusqu'au 14 juillet). L'exposition est ouverte les samedis et dimanches, de 14 à 19 heures. En semaine, pour les groupes seulement, sur demande préalable; tél. : 067/63.69.95.

VIEUX-GENAPPE : Au Musée Provincial du Caillou, 66, chaussée de Bruxelles : Exposition « La Bataille de Ligny... et la vie en 1815 ». Cette exposition évoque la vie à Ligny avant la bataille et retrace les combats

acharnés que se sont livrés Prussiens et Français sur le territoire de Ligny, le 16 juin. Elle décrit également les lendemains de la bataille. Les visiteurs pourront admirer des documents inédits, des armes, des uniformes, des gravures d'époque et des figurines. L'exposition est ouverte, tous les jours, sauf le lundi, de 10 h 30 à 12 h 30 et de 13 à 18 heures, jusqu'au 15 septembre. Entrée : 30 F. Gratuit pour les moins de 12 ans.

17 BRUXELLES : A la Grand-Place à 17 heures : « People to people », International Symphony Orchestra. Dans la Salle Gothique de l'Hôtel de Ville, à 20 h 15 : Concert de musique classique par le Quintette à vent de Belgique. Entrée gratuite.

18 BRUXELLES : A la Grand-Place, 20 h 30 : La Musique de la Force Aérienne.

20 BRUXELLES : A la Grand-Place, à 20 h 30 : Concert d'ensemble des Musiques militaires.

21 BRUXELLES : Cortège de vieux tramways (rue Royale et place des Palais).

26 BRUXELLES : Dans la Salle d'Exposition des « 3B » : Jean Aghib (gravure), Chantal Seffer (peinture sur soie), Marika Szaraz (tapisserie) et Francis Valcke (céramique) exposent jusqu'au 17 août.

HELECINE : Au Centre Provincial de la Jeunesse et de la Culture, 2, rue Armand Dewolf : Fête des Moissons de l'Amitié (également les 27 et 28 juillet).

27 BRUXELLES : Portes ouvertes au Palais de la Nation. Visites guidées toutes les heures de 10 à 16 heures.

HELECINE : Au Centre Provincial de la Jeunesse et de la Culture, 2, rue Armand Dewolf : Exposition Peeters (Landen) jusqu'au 5 août.

AOUT 1985

4 LA HULPE : Portes Ouvertes à l'Ecole Provinciale des Spécialités Horticoles, 5, rue des Combattants. Visites guidées de 9 à 12 et de 14 à 17 heures.

5 BRUXELLES : Dans la Salle Gothique de l'Hôtel de Ville, à 20 h 15 : Concert de musique classique par le Quintette de cuivres de l'Opéra National.

9 BRUXELLES : 657^e Plantation du Meyboom. A 14 heures : départ du cortège (rue du Meyboom) vers la Grand-Place. A 15 heures : arrivée à la Grand-Place suivie d'une animation. Départ de la Grand-Place vers 16 heures. Vers 16 h 40 : plantation du Meyboom à l'angle de la rue du Marais et de la rue des Sables, suivie de réjouissances populaires. Le cortège comprendra, cette année, divers groupes dont l'Harmonie de la Caisse Générale d'Épargne et de Retraite, les Cavaliers de Lomélie, les Compagnons de Saint-Laurent, les géants du Meyboom, la Fanfare du Meyboom, la Roue de la Fortune, les Volontaires 1830, les Stella Boys, le groupe du Crédit Communal de Belgique, les Majorottes de la rue Haute, etc.

15 ITTRE : Procession de Notre-Dame d'Ittre.

MARBAIS : Procession du Saint-Sacrement, après la messe de 10 heures, avec la participation des membres de la Confrérie de Saint-Roch, en costumes d'apparat.

17 BRAINE-L'ALLEUD : Visites guidées de la Chapelle de Jéricho, située chaussée d'Alsemberg, 1015. Les visites ont lieu de 14 à 18 heures (également le 18 août aux mêmes heures).

MARBISOUX (MARBAIS) : Pèlerinage de Marbisoux, cortège mi-profane, mi-religieux, animé par les membres de la Confrérie de Saint-Roch. Des dons en nature et en espèces sont acceptés, qui sont ensuite vendus aux enchères. Cette cérémonie très pittoresque se termine par la danse des pèlerins.

19 BRUXELLES : Eglise de la Chapelle, à 20 h 15 : Concert de musique classique par le Brussels Festival Orchestra.

Manifestations culturelles et populaires

SEPTEMBRE 1985

22 BRUXELLES : Dans la Salle d'Exposition des « 3B » : Anne Cardijn (céramique), Hilde Flameng (céramique), Jozefa Doise (macramé) et Gita Coene (tapisserie) exposent jusqu'au 7 septembre.

24 HELECINE : Au Centre Provincial de la Jeunesse et de la Culture, 2, rue Armand Dewolf : Fêtes de la Jeunesse. Animations diverses. A 20 heures : Bal de la Jeunesse.

VILLERS-LA-VILLE : A l'Abbaye de Villers : Fêtes de Saint-Bernard et colloque d'histoire religieuse du Brabant Wallon. Les fêtes se poursuivront le 25 août.

25 BOUSVAL : Fête de Saint-Barthélemy. Après la grand-messe, le char portant la statue du saint fait le tour du village. Il y aura aussi une exposition des artistes et artisans de Bousval et de la région, ainsi que des anciens instruments de musique.

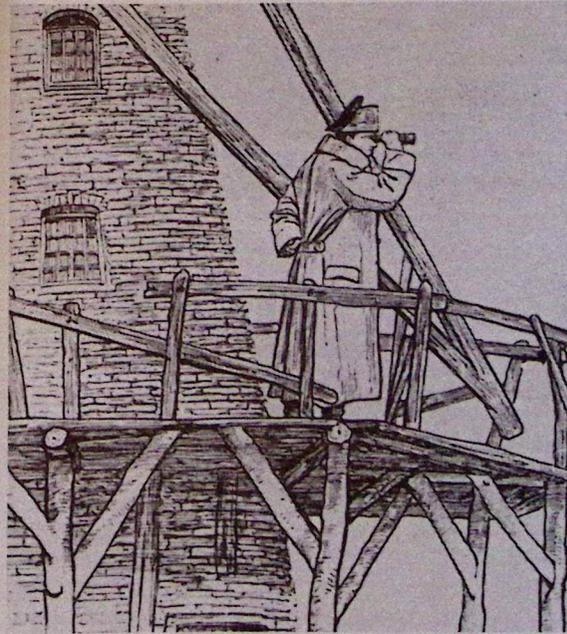
HELECINE : Au Centre Provincial de la Jeunesse et de la Culture : Fêtes de la Jeunesse. Animations diverses. A 20 heures : « L'Avare » de Molière, par le Théâtre des Galeries.

26 BRUXELLES : A la Chapelle Royale, place du Musée, à 20 h 15 : Concert de musique classique, par le Quatuor à cordes Aria et Claude Godefroid.

30 BRUXELLES : Portes ouvertes au Palais de la Nation. Visites guidées toutes les heures, de 10 à 16 heures.

31 BRUXELLES : Quartier de la Place Emile Bockstaël : Grande braderie annuelle. Egalement le 1^{er} septembre avec cortège folklorique dans les rues du quartier.

JODOIGNE : Jeux inter-villages. Jeux d'érudition et épreuves sportives auxquels participent les villages du Grand Jodoigne.



Napoléon au moulin Naveau, dessin de M. A. Hanesse. Ce dessin figure parmi les quelque 400 pièces, armes, documents et figurines rassemblés au Musée provincial du Caillou à l'occasion de l'exposition « La Bataille de Ligny... et la vie en 1815 » qui restera ouverte jusqu'au 15 septembre 1985.

1 ETTERBEEK : 36^e Cortège folklorique international avec la participation d'une cinquantaine de groupes et de chars (1 200 participants). Départ à 14 heures de la place Saint-Antoine. Le cortège défile dans les principales artères de la commune pour aboutir rue Philippe Baucq vers 17 heures où a lieu le défilé final.

LA HULPE : Portes ouvertes à l'Ecole Provinciale des Spécialités Horticoles. Visites guidées de 9 à 12 et de 14 à 17 heures.

NIVELLES : Grand défilé de voitures anciennes (d'avant 1940) et concours d'élégance.

WAVRE : Visites guidées des fermes de Wavre, de 10 à 12 heures et de 14 à 18 heures.



Le moulin banal de Braine-le-Château, dont les origines remontent à 1226, figure parmi les nombreuses curiosités qui serviront de cadre aux 4^e Rencontres médiévales qui se dérouleront les 6, 7 et 8 septembre prochains.

5 BRUXELLES : Au Musée Royal de l'Armée et d'Histoire Militaire, 3, Parc du Cinquantenaire : Week-end de la Force Aérienne. Evocation de la Bataille d'Angleterre (jusqu'au 8 septembre).

7 BRAINE-LE-CHATEAU : Quatrième Rencontres Médiévales (de 9 heures à minuit). Marché médiéval. Mât de cocagne. Restauration médiévale sous chapiteau (18 h 30). Bal du damoiseau (21 heures).

LA HULPE : Fête de la Mazerine (également le 8 septembre).

8 BRAINE-LE-CHATEAU : Suite des Rencontres Médiévales avec marché, grand-messe, promenades au cœur du passé, restauration médiévale sous chapiteau (12 heures), théâtre dans la cour du château (16 heures), mât de cocagne (18 heures) et abattage et mise à feu du mât (19 heures).

NIVELLES : Journée Internationale du Folklore (Maroc, Turquie, Espagne, Italie, France).

13 BRUXELLES : Fêtes de l'Ilot Sacré (également les 14 et 15 septembre).

14 BRUXELLES : Fêtes Breugheliennes dans le quartier des rues Haute et Blaes et de la place de la Chapelle. Egalement le 15 septembre avec cortège de géants.